
Le piège de la guerre hybride

Elie Tenenbaum

Octobre 2015

L'Ifri est, en France, le principal centre indépendant de recherche, d'information et de débat sur les grandes questions internationales. Créé en 1979 par Thierry de Montbrial, l'Ifri est une association reconnue d'utilité publique (loi de 1901).

Il n'est soumis à aucune tutelle administrative, définit librement ses activités et publie régulièrement ses travaux.

L'Ifri associe, au travers de ses études et de ses débats, dans une démarche interdisciplinaire, décideurs politiques et experts à l'échelle internationale. Avec son antenne de Bruxelles (Ifri-Bruxelles), l'Ifri s'impose comme un des rares *think tanks* français à se positionner au cœur même du débat européen.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

ISBN : **978-2-36567-457-7**

© Ifri – 2015 – Tous droits réservés

Toute demande d'information, de reproduction ou de diffusion peut être adressée à publications@ifri.org

Ifri
27 rue de la Procession
75740 Paris Cedex 15 – FRANCE
Tel : +33 (0)1 40 61 60 00
Fax : +33 (0)1 40 61 60 60
Email : ifri@ifri.org

Ifri-Bruxelles
Rue Marie-Thérèse, 21
1000 – Bruxelles – BELGIQUE
Tel : +32 (0)2 238 51 10
Fax : +32 (0)2 238 51 15
Email : info.bruxelles@ifri.org

Site Internet : www.ifri.org

« Focus stratégique »

Les questions de sécurité exigent désormais une approche intégrée, qui prenne en compte à la fois les aspects régionaux et globaux, les dynamiques technologiques et militaires mais aussi médiatiques et humaines, ou encore la dimension nouvelle acquise par le terrorisme ou la stabilisation post-conflit. Dans cette perspective, le Centre des études de sécurité se propose, par la collection « **Focus stratégique** », d'éclairer par des perspectives renouvelées toutes les problématiques actuelles de la sécurité.

Associant les chercheurs du centre des études de sécurité de l'Ifri et des experts extérieurs, « **Focus stratégique** » fait alterner travaux généralistes et analyses plus spécialisées, réalisées en particulier par l'équipe du Laboratoire de Recherche sur la Défense (LRD).

L'auteur

Elie Tenenbaum est chercheur au Centre des Études de Sécurité de l'Ifri et coordonnateur du Laboratoire de Recherche sur la Défense (LRD). Agrégé et docteur en histoire, il travaille particulièrement sur la guerre irrégulière et sur les interventions militaires occidentales. Il est l'auteur de plusieurs articles sur la contre-insurrection et le co-auteur d'un ouvrage sur *La suprématie aérienne en péril. Menaces et contre-stratégies à l'horizon 2030* (La Documentation Française, 2014).

Le comité de rédaction

Rédacteur en chef : Elie Tenenbaum

Assistante d'édition : Paola Hartpence

Comment citer cette publication

Elie Tenenbaum, « Le piège de la guerre hybride », *Focus stratégique*, n° 63, octobre 2015.

Sommaire

Résumé	5
Introduction	7
La guerre hybride dans le spectre de la stratégie	11
Régularité et irrégularité : modes de guerre et stratégie	11
La manœuvre hybride dans l'art opératif	14
De nouveaux enjeux tactiques et technologiques	19
Stratégie hybride appliquée : trois cas pratiques	23
L'hybridité dans la stratégie indirecte	23
L'hybridité dans la stratégie de construction étatique	27
Stratégie de seuil et irresponsabilité politique	31
En quête d'une contre-stratégie	35
Le piège otanien : stratégie intégrale et guerre hybride	35
« Full spectrum » : quel calibrage capacitaire ?	37
Esquisses de contre-stratégies	39
Conclusion	43
Annexes	45
Références	47

Résumé

Depuis son introduction au milieu des années 2000, la guerre hybride est devenue un concept en vogue au sein de la communauté stratégique occidentale. Faute de définition claire, son usage risque pourtant de mener à des incompréhensions, voire à de dangereux quiproquos. Au niveau politique et stratégique, le concept d'hybridité reflète la porosité entre la guerre régulière et la guerre irrégulière. Au niveau opératif, il renvoie à certaines manœuvres sophistiquées combinant dispersion et concentration des forces. Enfin, au niveau tactique et capacitaire, il décrit l'association d'équipements conventionnels modernes, normalement réservés aux formations régulières, et le recours à des tactiques non-linéaires, typiques de la guerre irrégulière. Ce mode de combat innovant a démontré son efficacité sur une grande variété de théâtres et avec des belligérants aussi différents que la Russie en Ukraine, l'Etat islamique en Irak et en Syrie, ou les cartels de la drogue au Mexique. Il importe pourtant de ne pas être aveuglé par une labellisation hybride unique dès lors que seules des stratégies différenciées sauront venir à bout de chacune de ces menaces.

* * *

Since its inception in the mid-2000s, hybrid warfare has become a fashionable concept among Western strategic community. However, it lacks a clear definition and, if loosely used, could lead to possibly dangerous misunderstandings. At the political and strategic level, the hybrid notion reflects the porosity between irregular and regular warfare. At the operational level, it describes sophisticated forms of maneuver combining dispersion and concentration. At the tactical and capability level, it portrays the lethal mix of modern conventional equipment traditionally associated with regular warfare, and the use of non-linear tactics, typical of irregular warfare. This innovative mode of fighting is now showing its successes on a wide variety of theatres and with belligerents as different Russia in Ukraine, the Islamic State in Iraq and Syria, or the drug cartels in Mexico. One should not, however, be blinded by the hybrid branding for only differentiated strategies will allow to counter such a wide variety of threats.

Introduction

La guerre, comme l'a écrit Clausewitz, est un caméléon ; elle peut changer d'aspect à chacune de ses manifestations, reflétant les caractéristiques et les finalités des entités politiques qui s'y engagent. Ces variations de la guerre au gré des évolutions politiques et sociales ont souvent donné lieu à la création de nouveaux concepts. Dans certains cas, ceux-ci peuvent refléter de réels changements dans les modes opératoires, dans d'autres, ils ont pour rôle principal d'affûter un argumentaire visant à influencer des arbitrages politiques et bureaucratiques au sein des forces armées. La distinction entre ces deux catégories n'est pas toujours aisée et il arrive que des idées initialement pertinentes soient ensuite détournées pour peser sur un débat d'un autre ordre, notamment dans le domaine capacitaire. Il en va ainsi de la notion de « guerre hybride » qui est aujourd'hui invoquée pour qualifier des réalités aussi différentes que la campagne de l'Etat islamique au Moyen-Orient et la stratégie russe face aux pays occidentaux depuis le déclenchement de la crise en Ukraine.

Face à un tel grand écart, une courte généalogie s'impose. Le terme de « guerre hybride » (*hybrid war*) apparaît au mois de novembre 2005 dans un article de deux officiers américains du corps des Marines, le général James Mattis et le colonel Frank Hoffman¹. Leur objectif est notamment de peser sur le débat autour de la *Quadrennial Defense Review* (QDR) de 2006 en cours de rédaction. L'armée américaine est alors empêtrée en Irak et en train de faire demi-tour sur le programme de « Transformation », poussé par Donald Rumsfeld lors de la QDR de 2001².

Là où la Transformation faisait la part belle aux nouvelles technologies et à la réduction des effectifs terrestres, les contraintes de l'occupation irakienne donnent une nouvelle voix aux partisans des « *boots on the ground* » : c'est l'époque du grand retour de la contre-insurrection qui insiste sur les compétences humaines plus que techniques et invite à repenser le centre de gravité des nouveaux conflits³. Hoffman et Mattis abondent dans ce sens et insistent sur la nouvelle complexité de la guerre moderne qu'ils qualifient pour la première fois d'hybride. Selon eux,

¹ James N. Mattis et Frank Hoffman, « Future Warfare: The Rise of Hybrid Wars », *Proceedings*, novembre 2005, vol. 131, n° 11, p. 18-19.

² Etienne de Durand, *Les transformations de l'US Army*, Paris, Institut Français des Relations Internationales, 2002.

³ David H. Ucko, *The New Counterinsurgency Era: Transforming the U.S. Military for Modern Wars*, Georgetown University Press, 2009 ; Élie Tenenbaum, « L'Amérique en guerre: grandeur et décadence de la contre-insurrection », *Politique étrangère*, 2011, vol. 76, n° 3, p. 617-629.

l'Amérique serait, dans les années à venir, susceptible d'être confrontée « simultanément à l'effondrement d'un État failli ayant perdu le contrôle de certaines armes biologiques ou balistiques, tout en devant faire face à une violence fondée sur des clivages ethniques, ainsi qu'à des groupes terroristes radicaux ». Cette nouvelle complexité, dont le tableau rappelle à s'y méprendre l'Irak des années 2003-2004, comporterait un potentiel de déstabilisation plus élevé qu'au cours des décennies précédentes.

Le concept demeure cependant théorique et il faut attendre août 2006 avec la campagne israélienne contre le Hezbollah pour le voir prendre corps. La communauté stratégique est alors surprise par les capacités sophistiquées du Parti de Dieu libanais qui prend en défaut les forces israéliennes, écartelées entre une armée de l'air trop confiante en l'efficacité de ses frappes stratégiques à distance et une armée de terre calibrée sur un conflit de basse intensité dans les territoires palestiniens. L'idée qui émerge alors est que le « milieu » du spectre a été négligé au profit de ses deux extrémités et qu'il existe désormais des acteurs irréguliers dont les capacités et les compétences n'ont rien à envier à celles de certains États (défense sol-air, missiles antichar, drones, etc.) tout en continuant de bénéficier des avantages traditionnels de l'irrégularité (fugacité tactique, asymétrie morale, soutien populaire)⁴.

Alors qu'elle était initialement venue accompagner un mouvement d'irrégularisation de la doctrine, la notion de guerre hybride change alors de sens et vient au contraire servir un discours de défense des capacités plus traditionnelles de la manœuvre terrestre interarmes, que certains craignent de voir disparaître au profit de la contre-insurrection, un concept porté par la personnalité du général Petraeus, qui connaît alors un franc succès⁵. Une nouvelle série d'articles paraissent en 2008-2009, toujours sous la plume de Hoffman, pour peser à nouveau sur le débat de la QDR 2010 dont le rapport final se réfère pour la première fois à la guerre hybride⁶.

Au même moment le concept fait son entrée au sein de l'OTAN via l'*Allied Command Transformation* (ACT), un nouveau commandement créé en 2003 et chargé de penser aux futures formes de conflit. C'est justement le général Mattis, co-auteur du premier article de 2005, qui prend la tête d'ACT en 2007 et introduit ainsi dans l'Alliance la notion d'hybridité⁷. Dans le cadre des travaux sur le nouveau concept stratégique de l'OTAN adopté en 2010, le terme de « menace hybride » se répand. Son sens s'élargit également pour inclure désormais des phénomènes comme le terrorisme ou la criminalité organisée mais aussi des moyens en dehors du champ de la violence physique comme la cyberguerre, la propagande ou encore la

⁴ David E. Johnson, *Hard fighting: Israel in Lebanon and Gaza*, Santa Monica, CA, RAND, 2011, 227 p.

⁵ James A. Russell, « Counterinsurgency American style: Considering David Petraeus and twenty-first century irregular war », *Small Wars & Insurgencies*, 2014, vol. 25, n° 1, p. 69-90.

⁶ US Department of Defense, *Quadrennial Defense Review Report*, Washington, DC, février 2010, p. 8.

⁷ Allied Command Transformation (ACT), *Multiple Futures Project – Navigating towards 2030*, Final Report, Norfolk, avril 2009.

guerre économique. Ainsi dilaté, le concept de « guerre hybride » prend l'allure d'une « auberge espagnole » stratégique. Chacun voyant midi à sa porte, les différents Etats-membres vont à leur tour l'introduire dans leur doctrine : les Etats baltes et la Pologne l'utilisent ainsi pour qualifier les potentielles agressions masquées de la Russie à leur encontre tandis que la France l'introduit dans son Livre Blanc de 2013 avec le terrorisme dans la bande sahélo-saharienne comme horizon stratégique⁸.

Alors que se multiplient partout et en toutes langues les publications se référant à la « guerre hybride » et que celle-ci alimente d'ores et déjà des débats lourds de conséquences pour les appareils de défense occidentaux, il paraît opportun de s'interroger sur la pertinence du concept et sur la nature des phénomènes qu'il entend désigner. Cette étude se propose tout d'abord de replacer la notion de guerre hybride dans le spectre traditionnel des études stratégiques alternant les modes de guerre (régulier ou irrégulier) et les niveaux d'analyse (stratégique, opératif et tactique). Il s'agira ensuite de tester la validité du concept en étudiant trois cas distincts que sont la Russie, l'Etat islamique et les cartels de la drogue mexicains. Il conviendra enfin de proposer des pistes de réflexion quant à aux réponses à apporter à de tels défis.

⁸ Magnus Petersson, Anders Vosman, « European Defense Planning and the Ukraine Crisis: Two Contrasting Views », *Focus stratégique*, n° 58, juin 2015 ; *Livre Blanc sur la Défense et la Sécurité nationale*, Paris, La Documentation française, 2013, p. 85.

La guerre hybride dans le spectre de la stratégie

Afin de comprendre les implications d'un concept comme celui de la guerre hybride, il importe de le resituer au sein du spectre de la stratégie opposant traditionnellement la guerre conventionnelle à la guerre irrégulière. Que recouvrent réellement ces catégories, et en quoi leur association, sous l'emblème de l'hybridité, est-elle une nouveauté ? Pour y répondre, il importe d'analyser les caractéristiques de la guerre hybride aux différents niveaux de réflexion : celui du mode de guerre et du concept stratégique, celui de l'art opératif et enfin celui de la tactique et des systèmes d'armes.

Régularité et irrégularité : modes de guerre et stratégie

À quelques exceptions près, les grandes notions et concepts de la pensée stratégique telle que nous la connaissons aujourd'hui ont été formalisés en Occident entre le XVII^e et le XX^e siècle dans le cadre de la guerre dite régulière. L'idée de guerre régulière ou conventionnelle, souvent considérée – à tort – comme la norme au sein de la conflictualité humaine, renvoie en fait à un ensemble de réalités d'ordre tactique, stratégique et socio-politique qu'il est possible de regrouper sous le terme générique de « mode de guerre »⁹ au regard de trois grandes caractéristiques.

Le premier axe de la guerre régulière est le développement continu de la puissance de feu et par là-même du paradigme de la guerre technologique et industrielle, depuis la généralisation de la poudre noire au XV^e siècle jusqu'à l'avènement de l'arme nucléaire¹⁰. Ce développement de la puissance de feu s'est prolongé dans les dernières décennies du XX^e siècle par l'émergence des frappes de précision, qui, sans augmenter la force des explosifs, en ont décuplé l'efficacité par l'emploi des munitions guidées qui sont, depuis la guerre du Golfe, employées sur tous les théâtres d'opérations. Un autre corollaire de ce développement de la puissance de feu est l'adoption, dès le XVII^e siècle, de formations tactiques linéaires (lignes, carrés, colonnes), souvent inspirées par des modèles antiques. Celles-ci permettent de maximiser la puissance de feu (feu roulant) ou de la coordonner avec la progression des forces de contact (tir

⁹ Stéphane Taillat, « Modes de guerre stratégie irrégulières et stratégies hybrides », in Joseph Henrotin, Olivier Schmitt et Stéphane Taillat (dir.), *Guerre et stratégie: approches, concepts*, Paris, PUF, 2015, p. 253-267.

¹⁰ Trevor N. Dupuy, *The evolution of weapons and warfare*, New York, Da Capo Press, 1990.

de barrage). La combinaison du feu et du mouvement donne ainsi naissance à la manœuvre moderne qui évolue jusqu'au XX^e siècle où, sous l'effet de la massification de la guerre, elle engendre les notions de « front » et d'« arrière » qui continuent de structurer notre imaginaire collectif du conflit.

La seconde caractéristique du mode de guerre régulier est l'émergence d'une discipline militaire qui transforme le corps social des guerriers en un instrument entièrement soumis à l'autorité politique. Cette évolution est concomitante de l'émergence de l'Etat moderne et d'un droit des gens européen, régulant, entre autres, les conflits armés. C'est le port de l'uniforme – introduit par Gustave Adolphe au XVII^e siècle et vite adopté partout en Europe – qui incarne le mieux cette soumission politique tout en permettant de fonder la distinction juridique, fondamentale depuis lors, entre combattants et non-combattants¹¹.

Point de contact entre la tactique et la politique, la stratégie est la clé de voûte qui scelle l'unité du mode de guerre régulier. Prenant acte de la séparation des sphères civiles et militaires comme des nouveaux attributs matériels de la force armée, la stratégie associée à la guerre régulière correspond à ce que le général Beaufre avait qualifié de « stratégie directe »¹², où la force constitue le moyen principal et où l'objectif réside dans la neutralisation des armées de l'adversaire.

La guerre irrégulière se définit naturellement en opposition avec le concept précédent¹³. Elle aussi combine des éléments juridiques, politiques, stratégiques et tactiques. Mais parce qu'au contraire de la guerre régulière, elle n'est pas le fruit d'un processus historique homogène, l'irrégularité n'exprime pas toujours l'ensemble de ses propriétés : la non-conformité à un seul des trois attributs de la guerre régulière précédemment cités suffit parfois à qualifier certains conflits d'irréguliers. C'est de cette « irrégularité incomplète » que naît la possibilité d'une « guerre hybride » entre les deux modes.

Sur le plan tactico-opératif tout d'abord, l'expression la plus emblématique de l'irrégularité demeure la guérilla que l'on peut définir comme « l'alternance inopinée de l'offensive et de la retraite »¹⁴. Ses formes tactiques majeures sont le raid et l'embuscade, pratiqués depuis des temps immémoriaux par les forces légères contre des unités lourdes, moins mobiles et aux déplacements plus prévisibles¹⁵. Bien connues de l'Occident où elles sont employées depuis l'Antiquité – de l'Empire romain aux campagnes napoléoniennes – ces tactiques non-linéaires y furent souvent mal aimées, jugées méprisables et déshonorantes au regard d'une

¹¹ Carl Schmitt, *La Notion de politique. Théorie du partisan*, traduit par Marie-Louise STEINHAUSER, Paris, Flammarion, 1992, p. 217.

¹² André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette, 1998, p. 62.

¹³ Hervé Coutau-Bégarie, « Guerres irrégulières : de quoi parle-t-on ? », *Stratégiques*, 2009, n° 93-94-95-96, p. 13-30.

¹⁴ Carl Schmitt, *La Notion de politique. Théorie du partisan*, *op. cit.*, p. 220.

¹⁵ Anthony James Joes, *Guerrilla warfare: a historical, biographical, and bibliographical sourcebook*, Westport, Conn, Greenwood Press, 1996, p. 5.

conception de la valeur militaire associée à la violence frontale, sans ruse et sans retraite¹⁶. C'est notamment à ce titre que les commandos alliés de la Seconde Guerre mondiale, bien qu'opérant en uniforme et respectueux du droit des conflits armés, furent considérés par les Allemands comme « irréguliers », ne pouvant à ce titre pas prétendre au statut de prisonniers de guerre¹⁷.

C'est justement sur le plan politique que se situe le principal attribut de l'irrégularité, à travers le refus de la distinction entre combattants et non-combattants – refus typiquement incarné par l'absence d'uniforme. Se cachant parmi la population, l'irrégulier expose les civils à la répression et transforme son adversaire en « policier », comme l'avait déploré le colonel Bigeard lors de la bataille d'Alger. Ce refus de l'uniforme pose la question du lien entre irrégularité et Etat. Dès lors qu'une armée régulière émane d'une conception moderne de l'Etat en dépositaire du monopole de la violence légitime, toute action armée non-étatique apparaît ainsi, dans une perspective politique, comme irrégulière. Si la motivation politique permet généralement de distinguer le combattant irrégulier du simple bandit, les réflexions récentes sur le mercenariat, le « warlordisme » ou encore le crime organisé conduisent aujourd'hui à nuancer cette barrière et à intégrer certaines de ces activités dans la guerre irrégulière¹⁸.

Contrairement à ce que certaines définitions trop restrictives ont pu soutenir, les acteurs non-étatiques n'ont pourtant pas le monopole de la guerre irrégulière dès lors qu'ils sont susceptibles d'« être parrainés et [de] participe[r] à la stratégie indirecte d'un État »¹⁹, notamment par le biais d'agents clandestins ou paramilitaires, opérant sans uniforme, mais pour le compte d'une puissance établie et légitime – quoiqu'outrepasant ses droits. La guerre est donc bien, ici aussi, irrégulière au sens où elle déroge aux règles fixées depuis le XVII^e siècle consacrant l'Etat souverain comme horizon indépassable du système international.

Comme dans le cas de la guerre régulière, les caractéristiques tactiques et politiques du mode de guerre irrégulier ouvrent la voie à un concept stratégique qui lui est propre. Au contraire de la stratégie régulière, essentiellement directe et fondée sur la neutralisation des forces armées et la conquête du territoire de l'ennemi, la stratégie irrégulière est de nature plus indirecte et s'attache davantage à l'érosion de la volonté adverse et à la sape des arrières et notamment de la population civile. Plusieurs modes opératoires existent à cet effet : l'action psychologique, économique et

¹⁶ Jean-Vincent Holeindre, « Ruse de guerre et perfidie dans le droit naturel moderne : Grotius et Pufendorf », in Ninon Grangé (dir.), *Penser la guerre au XVII^e siècle*, Presses universitaires de Vincennes, 2012, p. 139-160.

¹⁷ « Hitlers Befehl über die Vernichtung von Kommandotrups und Fallschirmspringern [Kommandobefehl] », 18 octobre 1942, disponible à l'adresse : <http://www.documentarchiv.de/ns/1942/kommandobefehl.html>.

¹⁸ Robert J. Bunker, « The Mexican cartels: organized crime vs. criminal insurgency », *Trends in Organized Crime*, juin 2013, vol. 16, n° 2, p. 129-137.

¹⁹ Centre Interarmées de Concepts, de Doctrine et d'Expérimentation (CICDE), Concept Interarmées (CIA) 3.4.4, *Les opérations contre un Adversaire Irrégulier* (ADIR), 2^e éd., mars 2011, p. 15.

sociale, la subversion ou le terrorisme sont autant de moyens de dérober le soutien populaire, tandis que le sabotage et le harcèlement par la guérilla, peuvent peser sur l'érosion de la volonté²⁰.

Régularité et irrégularité sont des concepts absolus, des catégories inventées par des théoriciens afin de caractériser certains points saillants de la pratique de la guerre. La réalité est naturellement plus bigarrée, et les guerres correspondant à une seule de ces catégories sont bien rares. Comme l'écrivait Beaufre il y a plus de cinquante ans, « ces deux "modes" coexistent et se complètent : [...] la stratégie comme la musique, possède un mode majeur et un mode mineur »²¹. Si la guerre hybride se définit comme la porosité du régulier et de l'irrégulier, alors elle désigne sans aucun doute la quasi-totalité des guerres, d'hier comme d'aujourd'hui : de la guerre de Trente Ans à la guerre du Vietnam, en passant par les guerres napoléoniennes ou les deux guerres mondiales, toutes combinaient des éléments réguliers et irréguliers, rendant illusoire la recherche d'une spécificité de la guerre hybride à l'échelon politico-stratégique. Tel n'est pas forcément le cas, en revanche, au niveau de l'art opératif où apparaissent plus clairement certaines particularités propres à la mise en œuvre d'une manœuvre hybride.

La manœuvre hybride dans l'art opératif

Si la guerre en tant qu'activité humaine est hybride par nature, la combinaison volontaire du régulier et de l'irrégulier en une seule manœuvre permet d'imposer une tension particulière à l'adversaire. Dans sa composante régulière, la manœuvre hybride exige de l'opposant qu'il concentre ses forces pour maximiser sa puissance de feu ; parallèlement, la composante irrégulière de la force l'oblige au contraire à se disperser, afin notamment de protéger ses arrières et ses lignes de communication. Naturellement, ce dilemme classique entre concentration et dispersion ne peut jouer à l'avantage du combattant hybride que s'il bénéficie d'une certaine ubiquité, soit par la division de sa force en deux composantes, soit par une capacité à se masser rapidement pour attaquer avant de se disperser à nouveau (*swarming*)²². Au regard de l'histoire militaire, il est possible de distinguer trois formes de manœuvre où la combinaison des deux modes de guerre semble offrir une telle plus-value au niveau opératif : la guerre couplée, la techno-guérilla et la guerre prolongée.

La manœuvre offensive : la guerre couplée

Pratiquée bien avant d'avoir été formalisée, la première forme de manœuvre hybride est de nature offensive et connue aujourd'hui sous le terme de « guerre couplée »²³ (*compound warfare*), selon la terminologie introduite par l'Américain Thomas Huber. Comme son nom l'indique, la

²⁰ André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, op. cit., p. 62.

²¹ *Ibid.*, p. 63-64.

²² Sean J.A. Edwards, *Swarming and the Future of Warfare*, Santa Monica, CA, RAND Corporation, 2005, p. 2-3, 63-64.

²³ Thomas M. Huber, « Compound Warfare: A Conceptual Framework », in Thomas M. Huber (dir.), *Compound warfare: that fatal knot*, Fort Leavenworth, KS, U.S. Army Command and General Staff College Press, 2002, p. 1-10.

guerre couplée consiste à combiner une force régulière offensive à une force irrégulière pour déstabiliser l'adversaire. Dans sa pratique la plus courante, les forces régulières fournissent l'effort principal et utilisent les forces irrégulières (qu'elles ont contribué à former, équiper et éventuellement commander) pour jouer un rôle de harcèlement, voire d'interdiction sur les arrières de l'adversaire, s'attaquant à ses bases logistiques et à ses lignes de communication, l'obligeant ainsi à mobiliser d'importantes ressources pour garantir la sécurité de l'approvisionnement.

C'est le modèle de la « guerre des partis »²⁴, abondamment pratiquée au XVIII^e siècle en Europe et en Amérique du Nord. Au cours des guerres napoléoniennes, la Grande-Bretagne a également eu recours à cet expédient pour remédier à leur faiblesse relative face à la Grande Armée, notamment durant la guerre d'Espagne (1809-1814) au cours de laquelle Wellington a su utiliser à bon escient les groupes locaux de guérilla pour renseigner ses troupes et harceler en permanence les arrières français²⁵. Un concept similaire est mis en œuvre par T.E. Lawrence au cours de la Grande Guerre en vue de coordonner la révolte arabe dans le Hedjaz avec la manœuvre conventionnelle du général Allenby au Levant.

Au milieu du XX^e siècle, le combat couplé connaît un nouvel essor sous l'effet de deux innovations : l'aviation et la radio. L'aviation permet d'introduire des troupes régulières aéroportées sur les arrières de l'adversaire et de faire ainsi la jonction avec une éventuelle guérilla – c'est la naissance des premières forces spéciales. La radio garantit quant à elle le maintien de la chaîne de commandement et la coordination des efforts. Ce modèle prend toute son importance durant la Seconde Guerre mondiale lorsque le *Special Operations Executive* (SOE) britannique et les résistances européennes d'une part, les partisans soviétiques d'autre part, permettent aux Alliés de détourner un nombre important – quoiqu'encore débattu par les historiens – d'unités allemandes, occupées par les tâches de maintien de l'ordre et de contre-guérilla²⁶.

Une variante de cette manœuvre revient à faire de la composante irrégulière la force principale tandis que la puissance régulière fournit un soutien logistique et financier, et un appui militaire notamment sous la forme d'un appui-feu terrestre ou, plus fréquemment encore, aérien. Cette manœuvre garantit une « empreinte légère » (*light footprint*) aux forces régulières, comme ce fut le cas avec l'opération *Enduring Freedom* en Afghanistan. Au lendemain des attentats du 11 septembre 2001, Washington ne pouvait attendre le déploiement d'une force expéditionnaire suffisante pour défaire le régime des Talibans et s'était alors reposée sur

²⁴ Sandrine Picaud-Monnerat, *La petite guerre au XVIII^e siècle*, Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, 2010.

²⁵ Richard H. Sinnreich, « That accursed Spanish War: the Peninsular War, 1807-1814 », in Williamson Murray et Peter R. Mansoor (dir.), *Hybrid warfare: fighting complex opponents from the ancient world to the present*, New York, Cambridge University Press, 2012, p. 104-150.

²⁶ Ben Shepherd et Juliette Pattinson, « Partisan and Anti-Partisan Warfare in German-Occupied Europe, 1939-1945: Views from Above and Lessons for the Present », *Journal of Strategic Studies*, 2008, vol. 31, n^o 5, p. 675-693.

l'Alliance du Nord pour mener l'essentiel des opérations terrestres tandis que l'US Air Force fournissait un appui aérien rapproché, coordonné par des contrôleurs avancés issus des forces spéciales ou de la CIA²⁷.

La dernière forme de manœuvre est plus « légère » encore puisqu'elle renvoie la dimension régulière au seul champ du soutien clandestin logistique et financier, à la manière de celui apporté par la CIA aux moudjahiddines afghans lors du djihad anti-soviétique des années 1980. Le soutien d'une « puissance conventionnelle » permet alors au combattant irrégulier de disposer de moyens normalement dévolus à des forces régulières (jumelles de vision nocturne, renseignement stratégique, missiles sol-air, etc.). Une fois encore, ce phénomène n'est pas nouveau et était connu depuis des décennies à travers les « guerres par procuration » (*proxy wars*) dont les exemples ne manquent pas, de la guerre d'Espagne au conflit actuel en Syrie. Comme dans les cas précédents, la liaison entre les deux composantes peut être entretenue au moyen d'opérations spéciales et/ou clandestines, en fonction de la sensibilité de l'engagement de la puissance régulière aux côtés de son « procureur ».

La manœuvre défensive : la techno-guérilla

Le second type de manœuvre hybride est d'ordre défensif. Il s'agit ici d'un cas où une entité politique – étatique ou non – est attaquée par une autre dont la force matérielle lui est considérablement supérieure de telle sorte que le défenseur ne puisse espérer stopper l'invasion par une manœuvre strictement régulière. Il cherche alors à tirer le meilleur parti de ses atouts en dispersant ses moyens réguliers technologiquement avancés pour les utiliser de façon décentralisée et non-linéaire à la manière d'une guérilla en vue de ralentir la progression de l'adversaire et de le priver de l'initiative.

Là encore, l'histoire militaire regorge de ce type de manœuvres. On peut en trouver un bon exemple à travers l'action du consul romain Quintus Fabius Maximus, dit *Cunctator* (le « temporisateur ») qui s'attacha à ralentir la marche sur Rome d'Hannibal par des actions d'arrière-garde. Plus contemporain, le concept de *non-offensive defense* (NOD), élaboré par quelques stratèges européens des années 1970, visait à protéger l'Europe d'une invasion soviétique par des moyens qui ne pouvaient être interprétés comme menaçants par l'URSS – au contraire de la « défense de l'avant » prônée alors dans la doctrine de l'OTAN. Si le détail du dispositif pouvait varier selon les auteurs, il s'articulait en général autour d'une vision déconcentrée du combat dans toute la profondeur du territoire. A l'instar d'une guérilla ou des partisans de la *Landwehr* du XIX^e siècle, de petites unités motorisées très mobiles dotées de mines et de missiles antichar auraient harcelé les divisions blindées soviétiques, ralentissant leur avance jusqu'à les immobiliser à la manière d'une toile d'araignée. C'est alors que

²⁷ Stephen D. Biddle, « Allies, Airpower, and Modern Warfare: The Afghan Model in Afghanistan and Iraq », *International Security*, 2005, vol. 30, n° 3, p. 161-176.

les rares forces lourdes, soigneusement préservées, entraînent en action pour détruire les unités adverses ainsi placées dans une posture réactive²⁸.

A bien des égards, ce type de manœuvre rappelle celle du Hezbollah au cours de la guerre du Liban en 2006. Suite au kidnapping de deux officiers de Tsahal à proximité de la frontière, l'armée de l'air israélienne se lance dans une campagne de bombardement stratégique contre le mouvement chiite qui déclenche en retour une pluie de roquettes sur la Galilée. Après un mois d'intenses bombardements, pourtant guidés par les moyens de renseignement et de ciblage les plus modernes, Israël n'obtient aucun résultat militaire décisif. Le durcissement et la dissimulation des infrastructures (bunkers, camouflage) et du réseau de commandement et de communication (lignes enterrées invulnérables aux attaques électroniques) du Hezbollah le rendent très résilient aux frappes à distance de Tsahal qui doit alors s'engager dans une offensive terrestre²⁹.

C'est au cours de la phase terrestre de la guerre que la manœuvre hybride est la plus évidente. Les forces du Hezbollah sont divisées en deux : d'une part, les « gardes villageois », anciens combattants de la guerre civile, légèrement armés et opérant en petits groupes locaux suivant une tactique de guérilla ; d'autre part, les « unités spéciales » de la brigade Nasr, composées de combattants en uniformes formés par les Syriens et les Iraniens à l'emploi des communications cryptées, de roquettes et de missiles guidés antichar (ATGM), de missiles antinavire, voire des drones³⁰. Après dix ans d'opérations de basse intensité dans les territoires palestiniens, les soldats israéliens sont habitués à affronter un adversaire plus faible et moins manœuvrier : ils redécouvrent alors au prix fort les réalités du feu et du combat interarmes. Sous la pression internationale, Tsahal retire ses forces à peine un mois après le début des hostilités, laissant le Hezbollah clamer au monde sa « victoire » sur l'envahisseur.

Si ses moyens étaient sans doute inférieurs à ceux envisagés par les théoriciens de la techno-guérilla – les « unités spéciales » du mouvement chiite n'eurent jamais à leur disposition les forces lourdes prévues par la NOD – la manœuvre défensive du Hezbollah en 2006 est venue démontrer que la combinaison des deux modes de guerre pouvait permettre à une force de second rang de tenir tête, voire de mettre en échec l'une des meilleures armées du monde.

La manœuvre transformationnelle : la guerre prolongée

La dernière forme de manœuvre hybride emprunte aux deux précédentes mais dans le contexte stratégique d'une insurrection populaire sans aide extérieure. L'objectif est ici la prise du pouvoir par une organisation politique non-étatique à travers la lutte armée prolongée. Élaborée par Mao

²⁸ Joseph Henrotin, *Techno-guérilla et guerre hybride : le pire des deux mondes*, Paris, Nuvis, 2014, p. 67-81. L'ouvrage de référence sur le sujet est celui de Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*, Paris, Belin, 1975.

²⁹ Stephen D. Biddle et Jeffrey A. Friedman, *The 2006 Lebanon Campaign and the Future of Warfare: Implications for Army and Defense Policy*, op. cit.

³⁰ David E. Johnson, *Hard fighting*, op. cit., p. 46-54.

Zedong au cours de la longue guerre civile chinoise (1927-1949), cette conception est clairement énoncée dès 1938, dans un essai important qui divise la guerre prolongée en trois phases au sein desquelles il distingue les rapports entre les modes de guerre régulier (« guerre de mouvement ») et irrégulier (« guerre de partisans »)³¹.

La première phase est celle de la subversion : l'organisation – ici le parti communiste chinois – doit développer ses activités politiques légales (grèves, propagande, etc.) ainsi que ses alliances dans le but de constituer un front uni. La seconde étape voit l'apparition de la lutte armée sous la forme d'actions de guérilla évitant le combat frontal et privilégiant l'établissement de bases, puis de régions « libérées » où la population civile est soigneusement encadrée par des « organisations de masse »³². Forte de ce soutien populaire, l'insurrection peut ainsi passer à la troisième et dernière étape : celle de l'offensive par la guerre de mouvement. Les meilleures unités de guérilla sont transformées en unités régulières et tous les efforts sont menés pour capturer des régions à fort potentiel industriel capables de soutenir une armée conventionnelle. Contrairement à ce que l'image de Mao comme stratège de l'irrégularité pourrait donc laisser croire, c'est bien la guerre conventionnelle qui, dans sa perspective, donne la victoire finale.

C'est à peu de choses près ce à quoi l'on assiste dans la dernière phase de la guerre civile (1946-1949) lorsque l'Armée populaire de libération concentre ses efforts sur la Mandchourie, dont les ressources permettent aux communistes de passer à la « guerre de matériel ». Beaucoup plus exigeante en termes d'effectifs et de logistique, cette forme de guerre n'en bénéficie que davantage de l'énorme réseau de soutien populaire, développé dans les phases antérieures mais maintenu par la suite, en dépit d'un moindre rôle opérationnel de la guérilla³³. Plus qu'une substitution, il y a donc bien, dans la phase finale de la guerre prolongée, coexistence entre opérations conventionnelles et modes de mobilisation irréguliers, faisant de celle-ci une manœuvre authentiquement hybride³⁴.

A première vue, la phase finale de la guerre prolongée ressemble par certains aspects à la guerre couplée, mais elle se caractérise par une plus grande intégration du commandement dès lors qu'il ne s'agit pas de deux forces différentes mais d'une seule différenciée. Cela s'explique par le caractère évolutif (ou « prolongé ») de la manœuvre qui la rend si particulière : alors que dans la conception occidentale, la guerre irrégulière

³¹ Mao Zedong, « De la guerre prolongée (1938) », in *Écrits militaires de Mao Tse-Toung*, Pékin, Editions en langues étrangères, 1969, p. 213-308.

³² Élie Tenenbaum, « L'Asie du Sud-Est, laboratoire stratégique de la guerre irrégulière depuis 1945 », in Pierre Journoud (dir.), *Le débat stratégique en Asie du Sud-Est depuis 1945*, Paris, IRSEM, 2012, p. 147-203.

³³ Suzanne Pepper, « The KMT-CCP Conflict. 1945-1949 », in John K. Fairbank et Albert Feuerwerker (dir.), *The Cambridge History of China: Republican China 1912-1949, Part 2*, New York, Cambridge University Press, 1986, vol.13, p. 754.

³⁴ Harold M. Tanner, « Guerrilla, Mobile, and Base Warfare in Communist Military Operations in Manchuria, 1945-1947 », *Journal of Military History*, 2003, vol. 67, n° 4, p. 1177-1222.

est adossée à des formations régulières, voire suscitée par celles-ci, la théorie maoïste inverse la proposition et fait de la guerre de mouvement le résultat du succès irrégulier. Telle la mue du papillon, les bandes de partisans se métamorphosent en une « armée moderne » et victorieuse.

De nouveaux enjeux tactiques et technologiques

Si les exemples historiques démontrent que la manœuvre hybride n'a rien d'une nouveauté, ce mode de guerre n'en est pas moins traversé par des évolutions tactiques et technologiques susceptibles de transformer les relations entre les deux modes de guerre. Des dynamiques à l'œuvre depuis plusieurs décennies comme la miniaturisation et l'informatisation des systèmes d'armes ont *de facto* un impact sur l'efficacité militaire du mode de guerre irrégulier dès lors qu'elles mettent à la disposition de petites formations – voire d'individus isolés – une puissance de feu et une précision jusqu'alors réservées à des structures plus importantes que le seul mode de guerre régulier pouvait offrir.

Les missiles ainsi que les tirs de roquettes, artillerie et mortier (RAMM) se trouvent sans aucun doute au premier rang des technologies à même de renverser l'équilibre matériel entre les modes de guerre. La pluie de roquettes *Grad* que le Hezbollah a tirées sur Israël en 2006 ou les tirs de harcèlement au mortier et à l'artillerie sur la base aérienne de Bagram par les Talibans sont des exemples de capacités conventionnelles assez répandues parmi de nombreuses forces irrégulières, et dont les effets, s'ils ne sont pas catastrophiques, ont démontré un réel impact en termes de neutralisation. La perspective d'une éventuelle prolifération de moyens de guidage laser ou satellite pour ce type de projectiles (G-RAMM) pourrait en accroître considérablement les risques tactiques et même leur conférer une dimension quasi-stratégique dès lors qu'ils seraient susceptibles de menacer des infrastructures critiques³⁵.

La diffusion du missile guidé antichar (ATGM) offre l'exemple d'un tel « effet de seuil » techno-capacitaire provoqué par la dissémination d'un système de guidage de précision auprès de combattants irréguliers. L'efficacité de ce type de systèmes est clairement apparue lors de la guerre de Kippour en 1973, remettant en cause la suprématie des blindés sur le champ de bataille. Dans le Sinaï comme sur le plateau du Golan, la charge creuse du missile soviétique filoguidé AT-3 *Sagger* fait alors des ravages parmi les chars israéliens. Quoique relativement complexe d'utilisation, ce système n'en est pas moins opérable par de petites équipes de fantassins (voire des tireurs isolés) compatibles avec les tactiques de guérilla. Sa large diffusion à travers le monde (plus de 200 000 systèmes AT-3 produits en URSS et en Russie) et sa reproduction illégale par rétro-ingénierie chinoise et iranienne en font aujourd'hui une arme relativement courante parmi les acteurs irréguliers et hybrides. Il faut y ajouter d'autres systèmes occidentaux comme le TOW américain ou le MILAN français – récemment

³⁵ Corentin Brustlein, Étienne de Durand, et Élie Tenenbaum, *La suprématie aérienne en péril: menaces et contre-stratégies à l'horizon 2030*, Paris, la Documentation française, 2014.

livré par l'Allemagne aux Peshmergas kurdes³⁶ – qui ont eux aussi contribué à cette prolifération des missiles antichar. Enfin, de nouveaux systèmes, plus modernes – guidage laser, charge en tandem, etc. – ont depuis quelques années fait leur apparition dans le champ irrégulier. C'est typiquement le cas du missile russe AT-14 *Kornet* dont le Hezbollah a démontré en 2006 toutes les performances face au char *Merkava* israélien, pourtant l'un des mieux protégés au monde³⁷.

Le développement des missiles sol-air portés à l'épaule, aussi connus sous le nom de MANPADS, constitue sans aucun doute un autre exemple dans lequel des capacités normalement réservées à la guerre régulière (interdire une certaine couche de l'espace aérien à l'adversaire) arrivent à la portée de formations irrégulières. Popularisés à partir des années 1970 avec le missile soviétique SA-7 *Grail*, les MANPADS ont connu un saut qualitatif avec l'arrivée de nouveaux systèmes plus performants – en termes de vitesse, de guidage et d'intégration au système de commandement et de contrôle – comme les célèbres FIM-92 *Stinger* livré par les Américains aux Moudjahiddines afghans ou plus avancé encore, le système russe *Igla* (SA-16/18/24) dont plusieurs dizaines d'exemplaires seraient en circulation en Libye, en Syrie ou dans le Sinaï.

Dans un cadre plus réduit, certains systèmes de missiles sol-air à moyenne portée, sur châssis mécanisés ont également pu tomber en possession de groupes irréguliers, à l'instar du système *Buk* (SA-11/17) dont la portée et les performances sont sans commune mesure avec les MANPADS mais qui n'en sont pas moins à la disposition des milices pro-russes combattant dans le Donbass – comme en témoignent l'affaire du vol MH17 ainsi que les nombreux appareils ukrainiens (parmi lesquels deux chasseurs MiG-29) abattus en l'espace d'un an³⁸.

Ces quelques exemples non limitatifs – il faut y ajouter des lance-roquettes, tubes d'artillerie, véhicules blindés et autres matériels militaires conventionnels qui viennent aujourd'hui grossir les arsenaux de nombreux groupes irréguliers – trouvent cependant leur limite dans leur complexité. En effet, face à de tels systèmes d'armes avancés, la question se pose vite de la formation de l'opérateur d'une part, et de la disponibilité et de la maintenance d'autre part. Ces limites peuvent être surmontées, selon le mode opératoire adopté, par le renforcement des liens avec la puissance « sponsor » – ainsi les besoins en formation et en logistique du Hezbollah sont assurés par leur soutien iranien – ou par le développement de capacités en interne – les Tigres Tamouls avaient par exemple élaboré un

³⁶ Matt Cetti-Roberts, « We Watched Kurdish Troops Train With Guided Missiles. The Peshmerga use MILANs to blow up suicide bomb trucks », *War is Boring*, disponible à l'adresse: <http://warisboring.com/articles/we-watched-kurdish-troops-train-with-guided-missiles/#>.

³⁷ Pierre Razoux, « Après l'échec : les réorientations de Tsahal après la deuxième guerre du Liban », *Focus stratégique*, n°2, octobre 2007, p. 12.

³⁸ « Ukraine Counts its loss of weaponry in conflict with rebels », *Indian Defence Research Wing*, disponible à l'adresse: <http://www.indiandefence.wiki/-threads/ukraine-counts-its-loss-of-weaponry-in-conflict-with-rebels.1783/>.

petit tissu industriel de maintenance militaire capable d'entretenir leurs forces armées³⁹.

Mais la véritable force de la guerre hybride est justement de prendre à rebours la course à la technologie occidentale dont elle exploite les rendements décroissants : alors que les coûts d'acquisition et surtout de possession des systèmes d'armes avancés croissent plus vite que leur rendement marginal, la préférence d'un acteur hybride se porte naturellement vers des matériels considérés comme dépassés mais dont le rapport qualité-prix (ou plutôt capacité militaire/coût de possession) est nettement plus favorable. Un char d'assaut américain M1 Abrams, dont le coût unitaire est estimé autour de 8 millions de dollars, équivaut à dix lanceurs et une centaine de missiles AT-14 *Kornet*⁴⁰. Le rapport est plus frappant encore face à certains lance-roquettes avancés dont la charge en tandem permet de pénétrer des blindages réactifs et dont le prix est plutôt modique au regard des dégâts qu'ils sont en mesure de causer.

Cette logique est encore plus évidente en ce qui concerne les technologies dites duales, développées pour le civil mais à usage potentiellement militaire. C'est notamment dans le domaine informationnel – connu en anglais sous l'acronyme C4ISTAR – principale source de la révolution dans les affaires militaires et de l'avantage conventionnel de l'Occident depuis la fin de la guerre froide, que l'effet de « rattrapage » est le plus sensible. Sans pour autant atteindre la précision et surtout la résistance des technologies militaires *ad hoc*, de nombreux matériels d'origine civile offrent aujourd'hui des capacités directement utilisables pour des opérations de combat. Des images satellites haute définition de Google Earth incluant les coordonnées GPS aux drones légers en vente dans le commerce pour quelques centaines d'euros, en passant par les jumelles de vision nocturne et les systèmes de guidage laser produits à bas coût pour des usages les plus divers, il apparaît que la supériorité informationnelle ne pourra plus être considérée comme un acquis. A la marge de ce détournement des technologies civiles, il convient également de mentionner l'usage innovant par de nombreux groupes irréguliers des réseaux sociaux et autres nouveaux médias pour communiquer et mener leur campagne de propagande et de guerre psychologique avec une dextérité bien souvent supérieure à leurs adversaires réguliers.

Les technologies duales ne se limitent cependant pas aux domaines de l'information et de la communication. On les retrouve dans des sphères plus traditionnelles comme l'industrie automobile avec par exemple la transformation de véhicules utilitaires ou tous terrains en chars d'assaut improvisés par les cartels de la drogue mexicains voire en véritables missiles roulant dans le cadre des *Vehicle-Borne Improvised Explosive Devices* (VBIED), une technique dont l'efficacité fut démontrée lors des attentats de Beyrouth en 1983 et qui est aujourd'hui érigée au rang de procédé systématique par l'Etat islamique en Irak et en Syrie. Plus

³⁹ Joseph Henrotin, *Techno-guérilla et guerre hybride*, *op. cit.*, p. 107, 199.

⁴⁰ Ces évaluations sont issues des articles « 9K129 Kornet anti-tank guided weapon system », *Jane's Infantry Weapons* (web) et « General Dynamics Land Systems M1/M1A1/M1A2 Abrams MBT », *Jane's Land Warfare Platforms* (web).

classique encore, le secteur de la construction est depuis longtemps un investissement matériel de premier ordre pour les stratèges de l'hybridité : tunnels, bunkers et camouflage faisaient partie intégrante des tactiques de survie du Viêt-Cong durant la guerre du Vietnam comme elles le sont aujourd'hui pour le Hezbollah ou le Hamas. De tels moyens servent ainsi à la mise en œuvre de tactiques de défense passive se combinant particulièrement bien avec la manœuvre défensive décrite précédemment.

Alors qu'au niveau politico-stratégique l'hybridité se caractérise par la porosité entre les deux modes de guerre et qu'au niveau opératif elle prend la forme d'une manœuvre mêlant dispersion et concentration, l'échelon tactique révèle quant à lui l'hybride comme la combinaison de capacités conventionnelles avancées, traditionnellement associées à la guerre régulière (dont l'accroissement de la puissance de feu est la première caractéristique) *et* de tactiques non-linéaires, caractéristiques d'une certaine forme d'irrégularité. Une telle analyse tridimensionnelle explique la difficulté à en saisir toutes les manifestations et à décider ce qui relève ou non de la guerre hybride.

Si l'on entend adopter une définition utilisable et discriminante de la guerre hybride au regard des autres formes de conflits et de combats, il convient de la délimiter correctement. Il faut tout d'abord rappeler que la guerre hybride est une forme de *guerre*, c'est-à-dire une dialectique de volontés *utilisant la force* (c'est-à-dire dire des moyens militaires ou paramilitaires) pour résoudre leur conflit : le seul emploi de moyens non-militaires (diplomatie, économie, propagande, etc.) ou la seule *menace* d'emploi de la force (dissuasion) ne peuvent donc suffire à qualifier un conflit de guerre hybride. Dans un second temps, la guerre hybride doit présenter des éléments issus de *chacun* des deux principaux modes de guerre au regard de leurs attributs tactiques, politiques et stratégiques. Néanmoins, toutes les combinaisons ne sont pas possibles dans la mesure où ces trois variables ne sont pas indépendantes. Les formes d'expression de la guerre hybride sont donc, en pratique, limitées. Loin de couvrir l'ensemble du spectre de la conflictualité, la guerre hybride se situe pour l'essentiel au centre de celui-ci, piochant dans les moyens de paramilitaires comme militaires, et combinant autant que possible des approches directes et indirectes au sein d'une même manœuvre⁴¹.

⁴¹ Voir schéma présenté à l'annexe n° 2.

Stratégie hybride appliquée : trois cas pratiques

Alors que les débats sémantiques sur la typologie et la nature conceptuelle de l'hybridité continuent d'alimenter les réflexions de la communauté stratégique, l'actualité donne plusieurs exemples de conflits libellés, à tort ou à raison, par certains observateurs ou belligérants, comme hybrides. La campagne de conquête de l'Etat islamique au Moyen-Orient, la stratégie de confrontation russe dans l'Est de l'Ukraine et le développement continu des cartels de la drogue au Mexique constituent autant d'exemples récents pour lesquels la notion d'hybridité a été convoquée, et ce, en dépit des différences évidentes entre chacun de ces conflits. A partir de ces exemples, il semble pourtant possible de distinguer trois postures stratégiques types dans lesquelles l'hybridité, en tant que mode de guerre, joue un rôle central.

L'hybridité dans la stratégie indirecte

Comme les très nombreux exemples historiques l'ont démontré, l'hybridité a le plus souvent été utilisée dans le cadre d'une stratégie indirecte, de la part d'un acteur en possession de moyens réguliers mais choisissant de les panacher avec des méthodes irrégulières, dans une logique d'économie des forces ou de maîtrise de l'escalade – afin, par exemple, de rester sous le seuil d'une agression caractérisée. A première vue, la stratégie russe visant à soutenir les groupes séparatistes en Ukraine semble se ranger dans la seconde catégorie, justifiant ainsi l'emploi du terme par l'OTAN. La nature exacte de cette stratégie, son ambition et ses ramifications au-delà du strict domaine de la lutte armée posent néanmoins de sérieuses questions sur le sens qu'elle amène à donner à la notion d'hybridité.

Il n'est pas surprenant que le terme de guerre hybride, introduit il y a moins de dix ans en Occident, n'existe pas à ce jour dans la pensée stratégique russe. Les deux textes de référence les plus souvent cités à l'égard de la soi-disant doctrine russe de guerre hybride sont un article d'un proche conseiller de Vladimir Poutine, Vladislav Sourkov, sur la « guerre non-linéaire » et une présentation du chef d'état-major général, Valery Gerasimov, sur les « nouvelles formes de conflictualité »⁴². Ces deux textes révèlent une interprétation des grands bouleversements géopolitiques, en

⁴² Roger McDermott, « Myth and Reality—A Net Assessment of Russia's 'Hybrid Warfare' Strategy Since the Start of 2014 », *Eurasia Daily Monitor*, 17 octobre 2014, vol. 11, n° 184.

particulier des « Printemps arabes » et des « révolutions de couleurs » (Géorgie, Ukraine, Kirghizistan), comme les produits d'une nouvelle forme de guerre occidentale – et notamment américaine – destinée à renverser les régimes adverses par des moyens détournés : sanctions diplomatiques, soutiens à certaines ONG et opposants en exil, campagne médiatique internationale. Dans les cas où ces moyens ne suffiraient pas, les puissances occidentales ont démontré qu'elles étaient prêtes à intervenir plus directement, en soutien de groupes rebelles, qu'ils soient séparatistes comme au Kosovo ou révolutionnaires comme en Libye ou en Syrie. Le combat couplé, prônant l'association de forces irrégulières locales et de frappes de précision à distance de sécurité, est donc, aux yeux des stratèges russes, au cœur de cette nouvelle physionomie de la guerre.

En cohérence avec un complexe obsidional au cœur de la culture stratégique russe, cette interprétation fait de la Russie la cible d'une cabbale occidentale travaillant sans cesse à son déclin. En réponse, les stratèges russes envisagent de recourir eux aussi à ces nouveaux « outils » de stratégie indirecte dans leur confrontation avec l'Occident. La guerre de Géorgie en août 2008 a clairement préfiguré certaines de ces transformations (instrumentalisation d'une opposition séparatiste, mise en œuvre d'un argumentaire juridico-diplomatique et d'une campagne de presse), mais de nombreux exemples historiques plus anciens démontrent que ce mode d'action est bien ancré dans la tradition stratégique russe. Citons pêle-mêle le programme de « guerre politique » du Komintern dès 1919 puis du Kominform à partir de 1947, l'utilisation des partisans par les services spéciaux sur les arrières de la Wehrmacht lors de la Seconde Guerre mondiale ou encore du concept militaire de *maskirovka*, invitant à la tromperie et à l'intoxication de l'adversaire, tant au niveau tactique (camouflage, feintes, etc.) qu'au niveau stratégique (faux renseignements, manœuvres politiques factices, etc.)⁴³.

Cette conception intégrée et intégrale de la stratégie, dépassant de loin les seuls moyens militaires, renvoie à des idées développées dès les années 1930 par Basil Liddell Hart avec la notion de « grande stratégie », reprise par des auteurs comme André Beaufre ou Lucien Poirier sous le nom de « stratégie totale » ou « stratégie intégrale »⁴⁴. Alors que l'Occident a eu la tentation d'abandonner de tels concepts au lendemain de la guerre froide au profit d'une vision post-stratégique d'une « fin de l'histoire », d'autres pays, au contraire, ont vu dans la mondialisation un renforcement des opportunités offertes par la grande stratégie et les moyens non-militaires. Ce fut notamment le cœur de la réflexion de *La guerre hors limites*, ouvrage des colonels de l'armée chinoise Qiao Liang et Wang Xiangsui qui tirait les conséquences de la domination militaire occidentale,

⁴³ David M. Glantz, *Soviet military deception in the Second World War*, London, Frank Cass, 1989. ; Merle Maigre, « Nothing New in Hybrid Warfare », *German Marshall Fund Policy Brief*, février 2015 ; Frank Hoffman, « On Not-So-New Warfare: Political Warfare vs Hybrid Threats », *War on the Rocks*, 28 juillet 2014, disponible à l'adresse : <http://warontherocks.com/2014/07/on-not-so-new-warfare-political-warfare-vs-hybrid-threats/>.

⁴⁴ Sur tous ces concepts lire les chapitres correspondants in François Géré et Thierry Widemann (dir.), *La guerre totale*, Paris, Economica, 2001.

démontrée lors de la guerre du Golfe, pour réinvestir les champs non-militaires (diplomatie, économie, média, cyberspace)⁴⁵. Gerasimov semble se situer dans cette même lignée lorsqu'il affirme dans son texte que « le rôle des moyens non-militaires dans la réalisation d'objectifs politiques et stratégiques a crû et dépasse désormais la force armée en efficacité »⁴⁶.

Cette dimension de la stratégie russe en Ukraine a conduit à un certain glissement de sens du terme de « guerre hybride » employé par l'OTAN dès l'été 2014 pour décrire des activités non-militaires à caractère stratégique. Généralement peu au fait des débats autour de la notion de guerre hybride avant 2014, les spécialistes de la sécurité européenne se sont emparés du terme mais le plus souvent pour désigner la dimension informationnelle, diplomatique, économique ou encore énergétique de la stratégie russe. Si ces domaines de confrontation entrent à n'en pas douter dans le cadre d'une stratégie indirecte – c'est-à-dire l'obtention de la décision par des moyens non-militaires – ils se situent assez largement en dehors du champ de la guerre irrégulière et donc de l'hybridité (telle que définie précédemment). Quant à la dimension militaire parfois évoquée, c'est le plus souvent le haut du spectre qui est cité, notamment les manœuvres d'intimidation nucléaire ou conventionnelle. Celles-ci entrent davantage dans le champ de la dissuasion, qui est normalement exclu de celui de la guerre *stricto sensu* et donc de la guerre hybride.

Malgré ce glissement sémantique, certains aspects de la stratégie russe en Ukraine relèvent véritablement de la guerre hybride, au sens strict du terme. Si la « guerre de l'information » au niveau international relève de la communication stratégique, la guerre psychologique au niveau du théâtre d'opération est bien une dimension historique de la guerre irrégulière dès lors qu'elle cible les populations civiles et les incite à prendre part au conflit, soit directement, soit en soutien des combattants irréguliers. C'est très clairement l'objectif de la propagande intense à laquelle les services d'information russes ont soumis les habitants russophones du Donbass depuis le début de la révolution de Maïdan⁴⁷.

⁴⁵ Liang Qiao et Xiangsui Wang, *La guerre hors limites*, Paris, Éd. Payot & Rivages, 2003. Pour l'approche russe, lire Heidi Reisinger et Aleksandr Golts, « Russia's Hybrid Warfare: Waging War below the Radar of Traditional Collective Defence », NATO Defence College Research Paper n°105, novembre 2014; David E. Johnson, « Russia's Approach to Conflict: Implications for NATO's Deterrence and Defence », NATO Defence College Research Paper n°111, avril 2015 ; András Rácz, « Russia's Hybrid War in Ukraine: Breaking the Enemy's Ability to Resist », FIIA Report n°43, juin 2015.

⁴⁶ Valery Gerasimov, « The Value of Science in Foresight: New Challenges Require Rethinking on the Forms and Methods of Warfare », présenté à l'Académie militaire Voroshilov, reproduit in *Military Industrial Kurier*, 27 février 2013. La traduction en anglais est de Robert Coalson in « Top Russian General Lays Bare Putin's Plan for Ukraine », *The Huffington Post*, 9 février 2014, disponible à l'adresse suivante : http://www.huffingtonpost.com/robert-coalson/valery-gerasimov-putin-ukraine_b_5748480.html.

⁴⁷ Nocetti, « Guerre de l'information et web russe dans le conflit ukrainien », *Focus stratégique*, n° 62, septembre 2015.

Exposée en détail par les travaux d'Igor Panarine, la guerre psychologique de niveau opératif vise à une « manœuvre sociale » capable d'influencer et *in fine* de contrôler une société par le biais d'une campagne de dénigrement de l'adversaire (assimilé en l'occurrence aux Nazis de la Seconde Guerre mondiale) et par la promotion de valeurs nouvelles (dans ce cas, le néo-conservatisme russe) et d'un projet géopolitique (concept de *Novorossyia*). Cette campagne psychologique, classique des guerres irrégulières, est ici appuyée par un appareil de propagande d'Etat et ses moyens médiatiques et, de plus en plus massivement, informatiques⁴⁸. Cette conjonction de moyens étatiques et de méthodes irrégulières semble bien correspondre à l'un des axiomes de la guerre hybride.

Mais c'est dans le domaine paramilitaire que la stratégie russe en Ukraine mérite le plus le qualificatif d'hybride. Sitôt le gouvernement de Victor Ianoukovitch déposé en mars 2014, des hommes armés ont fait leur apparition dans la péninsule majoritairement russophone de Crimée : ils portaient les plus récents uniformes russes ainsi que des armes dédiées aux commandos (fusils de précision, jumelles de vision nocturne) mais sans insigne national permettant de les identifier positivement comme membres des forces armées russes, ce que niait d'ailleurs officiellement le Kremlin. Ces « petits hommes verts », ainsi que les ont décrits les médias par la suite, étaient vraisemblablement des unités spéciales (*Spetsnaz*), issues du nouveau commandement du même nom (KSO), créé en 2013 afin de réinvestir cette capacité historique des forces russes et dont l'expérience de Géorgie avait montré les nombreuses déficiences⁴⁹.

Le général Gerasimov lui-même avait évoqué en 2013 l'importance des « forces spéciales, en lien avec les forces d'opposition intérieures, pour créer un front permanent sur l'intégralité du territoire de l'adversaire »⁵⁰. C'est précisément dans cette logique que ces troupes se sont emparées, sans effusion de sang et en l'espace de quelques heures, des principaux lieux du pouvoir ukrainien en Crimée, pavant la voie à une annexion de fait de la région. Sans qu'une « invasion régulière » n'ait eu à intervenir, ces troupes ont manœuvré en professionnels, coupant rapidement les lignes de communication, et se positionnant tactiquement pour neutraliser les forces ukrainiennes avant même qu'elles n'aient eu le temps de réagir⁵¹.

Alors qu'au printemps 2014 le monde assiste médusé à la remise en cause d'une frontière internationale garantie par l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE), les heurts se multiplient dans l'Est du pays sous l'influence de milices pro-russes s'opposant au nouveau régime en train de s'installer à Kiev. Une fois encore, des

⁴⁸ Bret Perry, « Non-Linear Warfare in Ukraine: The Critical Role of Information Operations and Special Operations », *Small Wars Journal*, 14 août 2015 ; Julien Nocetti, « Guerre de l'information et web russe dans le conflit ukrainien », *op. cit.*

⁴⁹ Pavel Baev, « Ukraine : a Test for Russian Military Reforms », *Focus stratégique*, n° 56, mai 2015.

⁵⁰ Valery Gerasimov, « The Value of Science in Foresight », *op. cit.* ; Bret Perry, « Non-Linear Warfare in Ukraine », *op. cit.*

⁵¹ Mark Galeotti, « The rising influence of Russian Special Forces », *Jane's Intelligence Review*, 24 novembre 2014.

hommes en uniforme russe mais sans insigne semblent jouer un rôle prépondérant dans le soutien et l'encadrement des séparatistes de Louhansk et Donetsk. Si les informations concernant la présence de *Spetsnaz* dans les rangs des milices pro-russes restent extrêmement difficiles à vérifier, de nombreux témoignages concordent sur la présence de « volontaires », experts dans le maniement de certains systèmes d'armes complexes (chars, missiles sol-air, etc.) provenant de Russie. Par-delà la présence de forces spéciales coordonnant l'action des milices, le ravitaillement ininterrompu de ces dernières par Moscou depuis le déclenchement de la crise atteste sans hésitation possible d'une stratégie de *proxy* qui pourrait rapidement prendre la forme d'une guerre couplée pour peu qu'un appui opérationnel (tirs d'artillerie longue portée ou frappes aériennes) de la part des forces régulières russes vienne compléter le soutien logistique déjà en place.

Même sans appui militaire direct de la Russie, les « forces armées de *Novorossiya* » constituent déjà une force hybride impressionnante ayant tenu tête à une armée ukrainienne, certes surprise et fortement dégradée. Elles compteraient ainsi près de 40 000 combattants et disposeraient de pratiquement toute la gamme d'équipement d'une armée régulière dans le domaine terrestre : notons, parmi la liste pléthorique, une quinzaine de chars lourds T-72, une multitude de roquettes et missiles antichar de différentes générations ainsi que de lance-roquettes multiples de type *Grad* sur châssis motorisé, de nombreux véhicules blindés de combat d'infanterie, plus d'une trentaine de tubes d'artillerie autotractée et au moins deux fois plus de canons tractés, plusieurs exemplaires de systèmes de missiles sol-air courte et moyenne portée (dont au moins un SA-17 *Buk*) ainsi que de nombreux MANPADS et trois drones aériens de reconnaissance⁵². Face à un tel arsenal – supérieur à celui de certains pays d'Europe – force est de constater que l'irrégularité politico-stratégique s'accommode fort bien de capacités militaires régulières.

La guerre hybride constitue donc bien un instrument du répertoire stratégique russe dans le cadre de la crise ukrainienne. Il ne s'agit cependant que d'une composante de la grande stratégie indirecte (diplomatique, énergétique, idéologique, nucléaire et paramilitaire) à laquelle se livre Moscou dans son bras de fer avec l'Occident. Inversement, la stratégie indirecte n'est pas le seul cadre d'émergence de la guerre hybride ainsi que le démontre son utilisation innovante comme adjuvant à des stratégies de construction étatique.

L'hybridité dans la stratégie de construction étatique

Le lien généalogique entre guerre et construction de l'Etat est aujourd'hui un phénomène bien connu, mis en évidence par la science politique : c'est par la guerre que les organisations humaines ont pu justifier la mise en place des principales structures étatiques (police, justice, administration

⁵² Jonathan Ferguson et N.R. Jenzen-Jones, « Raising Red Flags: An Examination of Arms & Munitions in the Ongoing Conflict in Ukraine », Armament Research Services (ARES), Report n°3, novembre 2014.

fiscale, frappe monétaire)⁵³. La constitution d'une armée régulière comme expression vivante de cette construction est précisément le but de la manœuvre hybride précédemment décrite sous le nom de « guerre prolongée ». Suivant le modèle défini dès 1949 par Mao Zedong, une nouvelle génération d'Etats a ainsi émergé des guerres dites de libération nationale (Vietnam, Algérie, Cuba, etc.).

A bien des égards, l'insurrection menée en Afghanistan par le mouvement des Talibans depuis 2003 illustre elle aussi cette logique de construction étatique⁵⁴. Mais c'est sans doute la campagne éclair de l'organisation Etat islamique (Daech) qui incarne à ce jour le mieux l'emploi de la guerre hybride dans cette optique. Bien que les djihadistes du XXI^e siècle partagent bien peu de valeurs politiques avec les maoïstes des années passées, des recherches récentes à partir de documents saisis et de publications circulant dans les milieux radicaux ont pu mettre en évidence des passerelles stratégiques entre les deux milieux : le djihadiste Abou Oubayd al-Qurashi, proche d'Oussama Ben Laden, fut ainsi l'auteur d'un article consacré aux « guerres révolutionnaires »⁵⁵ dans lequel il prône l'adoption des préceptes de Mao Zedong, tout en réfutant naturellement son héritage politique. Il n'est donc pas totalement fortuit de suivre la progression de Daech à l'aune du modèle de la guerre prolongée.

L'Etat islamique a initialement été créé en tant qu'Al-Qaïda en Irak, sous la férule du Jordanien Abou Moussab al-Zarkawi, peu après l'invasion de l'Irak par les Etats-Unis en 2003. Au cours des premières années d'activité, le groupe se spécialise dans des attaques suicides d'une grande violence contre les forces occupantes ainsi que contre la communauté chiite. Ciblée en priorité par les forces américaines, l'organisation souffre d'une attrition importante et voit notamment la mort de son leader dans une frappe de drone américaine en juin 2006. Au même moment, le « réveil » (*sahwa*) des tribus sunnites d'Al-Anbar qui se rallient à Bagdad prive Al-Qaïda en Irak de ses principaux appuis locaux. Le groupe entre alors dans une phase de « retraite stratégique », similaire à la première phase de la guerre prolongée prônée par Mao⁵⁶.

La « longue marche » du groupe – devenu Etat islamique d'Irak en 2007 – s'achève en 2011, alors que les forces américaines quittent le pays et que le monde arabe est ébranlé par une vague de révolutions sans précédent. C'est notamment en Syrie voisine, plongée dans le chaos de la

⁵³ Charles Tilly, *Coercion, capital, and European states, ad 990-1992*, Cambridge, Mass., Blackwell, 1995 ; Kalevi J. Holsti, *The state, war, and the state of war*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

⁵⁴ Antonio Giustozzi, « Hearts, Minds, and the Barrel of a Gun: The Taliban's Shadow Government », *Prism : a Journal of the Center for Complex Operations*, mars 2012, vol. 3, n° 2, p. 71-80.

⁵⁵ Michael W. S. Ryan, *Decoding Al-Qaeda's strategy: the deep battle against America*, New York, Columbia University Press, 2013, p. 83-145; Marc Hecker, « De Marighella à Ben Laden: Passerelles stratégiques entre guérilleros et djihadistes », *Politique étrangère*, 2006, Été, n° 2, p. 385.

⁵⁶ Patrick Cockburn, *The rise of Islamic state: ISIS and the new Sunni revolution*, Londres, Verso, 2015.

guerre civile, que l'organisation retrouve un nouveau départ. Rebaptisé Etat islamique en Irak et au Levant (*al-Sham* en arabe), le groupe se mêle aux multiples milices salafistes luttant contre le pouvoir de Bachar al-Assad et gagne en influence dans les régions « libérées ». Il développe clandestinement son réseau de soutiens par des prêches et l'organisation de tribunaux islamiques dans les régions d'Alep et de Raqqa.

En Irak, la montée du mécontentement des tribus sunnites à l'égard de la politique répressive et discriminatoire du gouvernement pro-chiite de Nouri al-Maliki donne aussi l'occasion à Daech de renouer avec d'anciennes alliances locales. Fort de cette reconfiguration politique dont il sait tirer pleinement profit, il sort à nouveau de l'ombre en janvier 2014 et lance une offensive sur les deux fronts, s'emparant quasi-simultanément de Raqqa en Syrie et de Falloujah en Irak, avant de prendre la grande ville du nord, Mossoul, en juin 2014⁵⁷.

Sur le plan tactique, Daech a fait un usage massif du répertoire irrégulier. A l'échelle la plus réduite se trouvent les nombreux assassinats et enlèvements de personnalités locales susceptibles de s'opposer politiquement ou militairement à l'ascension du groupe. Cette méthode d'épuration, aussi appelée « terrorisme sélectif », est pratiquée par toutes les guérillas depuis Mao Zedong – et sans doute auparavant. Elle permet de créer un vide social et institutionnel que l'insurgé sera mieux à même de combler au moyen de son système de gouvernance clandestin. Depuis sa création, l'EI emploie abondamment les engins explosifs improvisés (EEI) en bord de route suivis d'embuscades à l'arme légère, soit une des tactiques de guérilla les plus courantes depuis l'invasion de l'Irak en 2003 mais qui renvoient, là encore, à des schémas tactiques fort anciens. Afin d'augmenter sa puissance de feu, l'EI s'est également spécialisé dans l'utilisation de véhicules-suicides remplis d'explosifs (VBIED) utilisés comme préparation d'artillerie à une offensive terrestre. Ainsi, au cours de la campagne « Abattez les murs » lancée contre les prisons irakiennes à l'été 2012, l'EI a envoyé en une journée plus de 30 VBIED pour ouvrir des brèches dans les enceintes des grands pénitenciers du pays⁵⁸.

A ce type de tactiques, typiques de la guerre irrégulière, se sont ajoutées de nouvelles formes de combat. Au fur et à mesure que les succès tactiques et les prises de guerre se multipliaient, les combattants les plus aguerris de l'EI (anciens soldats de l'armée irakienne, vétérans des guerres de Tchétchénie) mirent au point des colonnes mobiles de véhicules civils militarisés (pick-up avec mitrailleuse lourde) pour servir de « cavalerie légère » et frapper rapidement tout point affaibli du dispositif (*swarming*). A la manière des forces maoïstes chinoises après la prise de la Mandchourie, la prise de places fortes en Syrie et surtout en Irak, telles que Mossoul ou Ramadi, donne à l'EI l'accès à un nouveau type d'armement, encore rarement acquis par un groupe irrégulier. En effet, l'armée irakienne,

⁵⁷ *Ibid.*, p. 73.

⁵⁸ Christoph Reuter, « The Terror Strategist: Secret Files Reveal the Structure of Islamic State », *Der Spiegel International*, 18 avril 2015 ; Jessica Lewis McFate, « The ISIS Defense in Iraq and Syria: Countering an Adaptive Enemy », *Middle East Security Report* n°27, mai 2015, p. 19-22.

équipée depuis 2003 par les Etats-Unis, a fui devant l'avancée éclair des djihadistes en leur abandonnant un arsenal moderne et de vastes stocks de munitions⁵⁹.

A l'automne 2014, l'EI dispose ainsi d'une cinquantaine de chars d'assaut d'origine soviétique (T-55, T-62 et T-72) ainsi que d'une dizaine de chars de bataille américains de troisième génération, M1 Abrams⁶⁰. Daech met également la main sur plusieurs systèmes d'artillerie lourde (obusiers américains M198 de 155 mm), des quadritubes de DCA et quelques lance-roquettes multiples. Des MANPADS avancés (SA-16, SA-24, *Stinger*) seraient également en sa possession, ainsi que des missiles antichar AT-14 *Kornet*⁶¹. Si de sérieux doutes existent sur la capacité de l'EI à maintenir en condition opérationnelle les armements les plus modernes, l'organisation s'est montrée capable de les faire manœuvrer et de les transférer d'un théâtre à l'autre comme l'a montré l'emploi, lors de la bataille de Kobané, en Syrie, de *Humvees* américains saisis par Daech en Irak⁶². Ces capacités lourdes font de l'EI l'une des forces hybrides les plus redoutables au service d'une stratégie de construction étatique.

La mise en place d'une coalition internationale contre l'EI et sa matérialisation par une campagne de frappes aériennes de précision est parvenue à stopper l'avancée des djihadistes vers Bagdad à l'Est, les territoires kurdes au Nord et Alep à l'ouest. Depuis un an, aucun recul majeur n'a pourtant été enregistré de la part des djihadistes qui ont même obtenu un nouveau succès à Ramadi en avril 2015 et à Palmyre en juin. Pendant ce temps, certains éléments indiquent une consolidation politique et militaire des territoires conquis. La mise en place d'un système judiciaire, policier, et même économique et social – aussi brutal et criminel fût-il – atteste d'un véritable projet politique dont les autres groupes djihadistes s'étaient jusqu'alors révélés incapables⁶³.

De même, sur le plan militaire, l'EI semble enclin à adopter aujourd'hui une manœuvre défensive, également hybride. La construction de tunnels et de fortifications d'une part, et le minage d'avant-postes tels que Palmyre ou Ramadi d'autre part, semblent indiquer que le groupe se prépare à recevoir les contre-offensives syriennes et irakiennes⁶⁴. Il pourrait alors, non plus suivre la manœuvre insurrectionnelle prolongée, mais la

⁵⁹ Michael Knights, « The Long Haul: Rebooting U.S. Security Cooperation in Iraq, Washington Institute for Near East Policy », Policy Focus 137, janvier 2015, p.6-16.

⁶⁰ Richard Sisk, « ISIS Captures Hundreds of US Vehicles and Tanks in Ramadi from Iraqis », *Military.com*, 20 mai 2015, accessible à l'adresse : <http://www.military.com/daily-news/2015/05/20/isis-captures-hundreds-of-us-vehicles-and-tanks-in-ramadi-from-i.html>.

⁶¹ Jeremy Bender et Armin Rosen, « As ISIS Continues to Gain Ground, Here's What the Militants Have in their Arsenal », *Business Insider*, 17 novembre 2014.

⁶² Jessica Lewis McFate, « The ISIS Defense in Iraq and Syria », *op. cit.*, p. 22.

⁶³ James Fromson et Steven Simon, « ISIS: The Dubious Paradise of Apocalypse Now », *Survival*, n°3, Vol. 57, p. 7–56. On peut ici comparer à l'incapacité des djihadistes à occuper le Nord-Mali après leur conquête éclair de l'été 2012. Lire sur ce point Antoine d'Evry, « L'opération Serval à l'épreuve du doute : vrais succès, fausses leçons », *Focus stratégique*, n°59, juillet 2015, p. 7.

⁶⁴ Jessica Lewis McFate, « The ISIS Defense in Iraq and Syria », *op. cit.*, p. 27.

manœuvre hybride défensive sur le modèle de celle du Hezbollah contre Israël en 2006. Si cela s'avérait insuffisant à repousser l'adversaire, Daech ne manquerait pas alors de laisser derrière lui son infrastructure clandestine, afin de continuer à pratiquer terrorisme et subversion, en misant sur le mécontentement des Sunnites à l'égard des régimes de Damas et Bagdad.

Stratégie de seuil et irresponsabilité politique

La constitution d'un Etat à base territoriale forte n'est pas le seul objectif possible de groupes combattants irréguliers. D'autres belligérants non-étatiques peuvent préférer se maintenir dans un statut plus indistinct, et ainsi profiter des avantages de la gouvernance sans assumer les responsabilités d'un gouvernement. A certains égards, c'est le cas du Hezbollah qui, en dépit de sa puissance militaire et de son influence politique, n'a jamais cherché à prendre officiellement le pouvoir et à remplacer entièrement l'Etat libanais, et ce alors même qu'il aurait pu y aspirer au faite de sa puissance au milieu des années 2000⁶⁵. L'expérience du Hamas à Gaza, et plus récemment des Frères Musulmans égyptiens, semble donner raison au Parti de Dieu libanais qui a pu continuer à pratiquer ses activités sans encourir le courroux international et populaire qu'un statut gouvernemental n'aurait sans doute pu manquer de susciter.

Cette stratégie d'irresponsabilité, visant à entretenir un seuil étatique sans jamais le franchir se retrouve dans l'attitude de certains groupes issus de la criminalité organisée s'étant hissés au rang de potentats militaires locaux sans pour autant en assumer les implications politiques. C'est pour cette raison que le père du concept de guerre hybride, Frank Hoffman, insiste pour inclure dans sa définition du phénomène les pratiques criminelles aux côtés de la guerre irrégulière⁶⁶. Si l'on excepte l'utilisation purement rhétorique du terme pour discréditer un adversaire irrégulier, le qualificatif de « criminel » renvoie en général à une activité économique – et *a priori* sans objectif politique – illégale et le plus souvent violente. Ces limites deviennent floues lorsque des groupes comme le Hezbollah, l'Etat islamique ou encore les FARC en Colombie s'engagent massivement dans des trafics en tout genre (narcotiques, blanchiment, kidnapping, recel de pétrole ou d'antiquités) pour financer leurs opérations. A l'inverse, la montée en puissance de certaines organisations criminelles leur confère *de facto* une dimension politique.

C'est typiquement le cas des cartels de la drogue au Mexique qui sont entrés depuis 2007 dans une nouvelle phase de confrontation avec l'Etat fédéral qui a fait plus de 100 000 morts en sept ans⁶⁷. De nombreux auteurs ont souligné que ce degré de violence faisait très largement sortir l'activité des cartels de la criminalité traditionnelle et préfèrent ainsi parler

⁶⁵ Aurélie Daher, *Le Hezbollah: mobilisation et pouvoir*, Paris, PUF, 2014, 479 p.

⁶⁶ Frank G. Hoffman, « Hybrid warfare and challenges », *Joint Force Quarterly*, 2009, n° 52, p. 35.

⁶⁷ Jason Breslow, « The Staggering Death Toll of Mexico's Drug War », *Frontline (PBS)*, 27 juillet 2015.

de « narco-terrorisme » ou de « narco-insurrection »⁶⁸. De fait, les cartels contrôlent désormais de vastes pans du territoire et exercent certains rôles traditionnellement confiés au gouvernement comme la protection des populations, les secours en cas de catastrophe naturelle ou l'entretien de certains services publics⁶⁹. L'émergence d'une « narco-culture » autour de signes identitaires (jargon, tatouages, voire même pratiques religieuses, etc.) véhiculés par le biais de vidéos, musiques et réseaux sociaux démontre également que le phénomène a largement dépassé la seule entreprise criminelle et se pose en véritable enjeu de société⁷⁰.

Mais c'est la « militarisation » de ces groupes qui justifie l'emploi par certains du qualificatif d'hybride. Bénéficiant d'un budget d'acquisition considérable grâce aux bénéfices du négoce de la drogue – entre 13 et 48 milliards de dollars pour toute la région – certains de ces groupes comme les *Zetas* ou le cartel de Sinaloa disposent désormais de réelles capacités militaires. Il n'est désormais plus surprenant de voir des narcotrafiquants porter des gilets pare-balles militaires, des casques en Kevlar ou disposer d'un arsenal comportant aussi bien les habituels AK-47, M-16 ou AB-15 que des fusils longue portée Barret M82, des roquettes antichar modernes de type RPG-29, des missiles sol-air de première génération (SA-7) ou encore des mines Claymore. De nombreux exemplaires de « narcotanks » ont également été élaborés à partir de SUV et autres camionnettes bien motorisées, renforcées de blindages et équipées de tourelles. Les cartels disposent même de petits sous-marins destinés au transport de marchandises et d'hélicoptères civils transformés en *gunships* au moyen de mitrailleuses ainsi que de drones capables de transporter des charges allant jusqu'à 15 kilogrammes et d'offrir d'ici peu un moyen de surveillance persistant à moyenne portée⁷¹.

Plus frappante encore est la mise au point par les cartels mexicains de *Tactics, Techniques and Procedures* (TTP) permettant d'employer au mieux leur équipement. L'afflux constant de policiers et militaires corrompus dans les rangs des cartels permet en effet la diffusion de savoir-faire tactiques avancés (combat interarmes, *swarming*, etc.). On constate aussi l'emploi de méthodes sophistiquées de renseignement par le biais d'écoutes électroniques (SIGINT) à des fins de sécurité opérationnelle, là encore, fondées sur un savoir-faire policier issu de la corruption. Ce phénomène a pour origine la désertion de quelques dizaines de membres des *Grupos Aeromoviles Fuerzas Especiales* (GAFE), forces spéciales

⁶⁸ Robert J. Bunker, « The Mexican cartels », *op. cit.*

⁶⁹ Christopher Curran, « Spillover: Evolving Threats and Converging Legal Authorities in the Fight Against Mexican Drug Cartels », *Harvard National Security Journal*, n°2, vol. 6, 2015, p. 344-382.

⁷⁰ George W. Grayson, *Mexico: narco-violence and a failed state?*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers, 2010.

⁷¹ Robert Bunker, « Mexican Cartel Tactical Note [MCTN] #3 – Narco Armored Vehicle Threats and Countermeasures », *Small Wars Journal*, 26 février 2012; Robert Bunker et David Kuhn, « MCTN #10 – Claymore Anti-Personnel Mine », *Small Wars Journal*, 14 mai 2012; Robert Bunker, « MCTN #14 », *Small Wars Journal*, 14 janvier 2013 ; David Kuhn, Anikh Wadhawan, Robert Bunker, « MCTN #20: RPG-29 Anti-Armor Munitions », *Small Wars Journal*, 30 novembre 2013; Robert Bunker, « MCTN #21: Cartel UAVs », *Small Wars Journal*, 1^{er} août 2014.

mexicaines entraînées aux Etats-Unis dans une optique de lutte antiterroriste, qui fondèrent *Los Zetas*, une organisation mercenaire vendant ses compétences militaires au Cartel du Golfe⁷². En 2010, ces derniers se sont émancipés pour avoir leur propre organisation. Afin de leur faire face, les cartels rivaux se sont eux aussi engagés dans un processus de militarisation, expliquant en grande partie l'accroissement de la mortalité dans les affrontements entre eux et contre les forces de l'ordre.

Si les cartels mexicains ne constituent sans doute pas encore des adversaires aussi puissants que le Hezbollah, les séparatistes ukrainiens ou les troupes de l'Etat islamique, ils démontrent la variété des formes que peut prendre la guerre hybride. Bien que certaines autorités militaires américaines aient d'ores et déjà tiré la sonnette d'alarme et évoqué la perspective d'opérations de stabilisation complexes au sud du Rio Grande dans l'éventualité d'un effondrement de tout ou partie de l'Etat mexicain au profit des cartels, il semble assez clair que ces derniers n'ont aucune velléité de créer un narco-Etat où ils seraient maîtres chez eux. Le caractère évidemment inadmissible d'une telle perspective pour la communauté internationale et les responsabilités qu'elle entraînerait suffisent à convaincre ces acteurs de se contenter d'une « stratégie de seuil », leur permettant de prospérer sans voir, pour l'heure, leur survie réellement menacée.

* * *

La guerre hybride peut avoir des fonctions extrêmement variées selon les stratégies qu'elle est susceptible de servir. Qu'il s'agisse d'une manœuvre offensive dans un style indirect comme dans le cas du soutien russe aux milices ukrainiennes, d'un projet de construction étatique dans le cas de l'Etat islamique ou d'une accumulation de richesses dans un environnement chaotique dans le cas des cartels mexicains, il semble que la combinaison de capacités militaires conventionnelles et de tactiques irrégulières offre des perspectives opérationnelles à une grande variété d'acteurs. S'il est possible de retrouver certains points communs à ces trois exemples au niveau tactique, les énormes différences en termes d'objectifs poursuivis soulignent en revanche la difficulté à saisir une unité politico-stratégique du concept de guerre hybride.

⁷² George W Grayson et Samuel Logan, *The executioner's men: Los Zetas, rogue soldiers, criminal entrepreneurs, and the shadow state they created*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers, 2015.

En quête d'une contre-stratégie

La complexité croissante du champ de bataille pèse aujourd'hui sur les puissances occidentales, les faisant douter de « l'utilité de la force »⁷³ au point de paralyser certaines de leurs interventions – comme ce fut probablement le cas en Syrie en août 2013. Le concept de guerre hybride, forgé dans le milieu des années 2000 pour tenter d'appréhender cette complexité en est aujourd'hui devenu le reflet, ajoutant parfois de la confusion là où il devait au contraire éclairer la prise de décision. Si l'on entend sauver la notion d'hybridité des méandres bureaucratiques où elle risque de se perdre, il importe de s'accorder sur des bornes restrictives dont peuvent découler des alternatives identifiables pour les décideurs politiques et militaires.

Le piège otanien : stratégie intégrale et guerre hybride

Depuis son apparition dans les réflexions de l'Alliance atlantique et surtout sa « labellisation » par l'OTAN dès 2009, le terme de guerre hybride souffre d'un effondrement sémantique qui rend son usage contre-productif sur le plan doctrinal et stratégique. Propulsée au rang de priorité de l'Alliance par le Commandement pour la Transformation, la guerre hybride est devenue un enjeu de survie bureaucratique pour de nombreux partenaires (centres d'excellence de l'OTAN, think tanks, etc.), qui choisissent parfois d'altérer le sens du concept pour mieux le faire correspondre à leurs compétences. Tous les défis émergents, militaires ou non, sont tout à coup devenus susceptibles d'être désignés comme des « menaces hybrides » : des cyberattaques aux biotechnologies en passant par le terrorisme NRBC et la piraterie maritime⁷⁴.

Le déclenchement de la crise ukrainienne a donné une nouvelle impulsion au terme, déformant à nouveau ce qui était initialement une réflexion sur la complexité du champ de bataille en un synonyme réprobateur de l'instrumentalisation de n'importe quel moyen non-militaire au service d'une grande stratégie⁷⁵. Guerre économique, propagande numérique et activisme diplomatique sont ainsi devenus, eux aussi, des « menaces hybrides ». Certains auteurs vont même jusqu'à appeler la mise en œuvre d'une « politique hybride » en réponse pour désigner la

⁷³ Rupert Smith, *The Utility of Force: The Art of War in the Modern World*, London, Penguin, 2006.

⁷⁴ Voir par exemple Håkan Gunneriusson, « Nothing is Taken Serious Until it Gets Serious: Countering Hybrid Threats », *Defence Against Terrorism Review*, vol. 4 n° 1, 2012, p. 47-70.

⁷⁵ Joseph Henrotin, « L'hybridité à l'épreuve des conflits contemporains : le cas russe », *Défense et Sécurité Internationale*, n°116, juillet-août 2015, p. 62-67.

coordination de moyens civils et militaires, faisant ainsi écho à un autre *buzzword* qui l'a précédé – l'approche globale⁷⁶.

Toutes ces tribulations sémantiques confinent à la redécouverte de ce que Lucien Poirier avait déjà qualifié de « stratégie intégrale » renvoyant à la « stratégie totale » chez Beaufre qui s'inspirait elle-même de la « grande stratégie » prônée par Liddell Hart. Utiliser l'ensemble des moyens, militaires, paramilitaires et non-militaires, à la disposition d'une nation pour atteindre ses objectifs à la lumière de sa conception de l'intérêt national n'a rien d'original et ne justifie pas l'invention d'un nouveau terme. Qu'une telle démarche surprenne les décideurs européens en dit sans doute davantage sur l'appauvrissement de la culture stratégique dans les milieux politiques européens et l'inadaptation des mécanismes de défense collective que sur une éventuelle mutation de la stratégie.

La guerre hybride telle qu'elle est effectivement pratiquée par la Russie en Ukraine sous forme d'un soutien paramilitaire aux milices séparatistes – en plus de toutes les autres actions non-militaires – est en effet un moyen de contourner le principal mécanisme de défense collective en Europe qu'est l'article 5 du Traité de Washington, dès lors qu'il repose encore sur une conception très conventionnelle de « l'attaque armée ». La Russie aujourd'hui, comme l'URSS hier et peut-être d'autres adversaires demain, jouent allègrement sur l'incapacité de l'OTAN à qualifier de telles actions dans le régime juridique hérité de 1949. Moscou espère ainsi démontrer l'absence de solidarité de l'Alliance, l'inanité de la dissuasion élargie et *in fine* provoquer un effondrement de l'architecture de sécurité née de l'après-guerre froide⁷⁷.

D'autres exemples historiques démontrent pourtant que la sécurité collective n'est pas entièrement dépourvue d'instruments face à ce type de stratégies. L'article 2 du Traité de l'Asie du Sud-Est, signé en 1955, engageait très explicitement les puissances signataires à « prévenir et combattre toutes les activités subversives dirigées de l'extérieur contre leur intégrité nationale »⁷⁸. Un tel amendement du Traité de Washington pourrait rassurer certains membres orientaux de l'Alliance sur la solidarité face à des stratégies de déstabilisation clandestines. La difficulté à attribuer les responsabilités d'activités telles que la subversion ou la cyberguerre rend évidemment ardue leur qualification dans un cadre juridique contraignant. Néanmoins, des définitions souples et la mise en place d'un centre de documentation interallié capable de rendre publique les activités subversives et de les présenter au conseil de l'Atlantique Nord permettrait sans doute de limiter la marge de manœuvre de l'adversaire.

⁷⁶ Claudia Major et Christian Mölling, « A Hybrid Security Policy for Europe Resilience, Deterrence, and Defense as Leitmotifs », *Stiftung Wissenschaft und Politik, SWP Comments* n°22, avril 2015.

⁷⁷ Nadia Schadlow, « The problem with Hybrid Warfare », *War on the Rocks*, 2 avril 2015, disponible à l'adresse: <http://warontherocks.com/2015/04/the-problem-with-hybrid-warfare/>.

⁷⁸ Organisation du traité pour la défense collective de l'Asie du Sud-Est, *OTASE. Les deux premières années (1955-1957)*, Paris, SPI, 1957, p. 7.

Par-delà de telles adaptations institutionnelles, il importe de poursuivre la dynamique de diversification des outils de l'Alliance pour répondre à des agressions irrégulières – fussent-elles mâtinées de capacités conventionnelles. Le concept stratégique de l'OTAN de 2010 avait déjà revalorisé les missions de « gestion de crise », mais celles-ci ont trop souvent été perçues par les membres comme opposées aux missions de défense collective, directement liées à l'article 5⁷⁹. La notion même de guerre hybride – et c'est peut-être son utilité majeure – nous appelle à reconsidérer ces deux pôles comme parties d'un continuum et non comme deux catégories parfaitement distinctes. La réassurance dissuasive sans la stabilisation fait fi des tensions politiques et sociales dont se nourrit l'adversaire pour déstabiliser un pays ou une région. Inversement, la gestion de crise sans dissuasion offre à l'adversaire l'occasion d'une manœuvre par la lassitude qui délite l'alliance à petit feu. Seule la combinaison des deux pourra à terme offrir une contre-stratégie durable.

« Full spectrum » : quel calibrage capacitaire ?

Si la notion de guerre hybride apparaît aujourd'hui comme un enjeu politico-stratégique pour l'OTAN, elle a été initialement élaborée en vue d'un débat capacitaire aux Etats-Unis. Il s'agissait notamment de calibrer l'appareil militaire américain pour les années à venir et en fonction des missions perçues comme les plus importantes. Alors que les catégories habituelles de la réflexion stratégique continuent à distinguer artificiellement les deux modes de guerre en leur associant chacun un certain type de capacités militaires, la notion d'hybridité impose de repenser ce calibrage et avec lui la formation, l'équipement voire la structure même des forces armées.

A la veille de la QDR de 2010, Frank Hoffman, distingue quatre écoles capacitaires qu'il entend réconcilier au travers du concept de guerre hybride⁸⁰. La première, celle de la « contre-insurrection », soutient que la priorité des efforts de développement capacitaire devait aller à la partie la plus irrégulière du spectre, dès lors que les guerres régulières – même limitées – demeurent peu probables à moyenne échéance. Elle privilégie donc un modèle de forces avant tout légères et projetables, mais à fort capital humain autour de compétences linguistiques, culturelles et politico-administratives.

A l'opposé, l'école traditionaliste se refuse à abandonner ce qu'elle perçoit comme le cœur de métier des forces armées et insiste donc sur le maintien de capacités conventionnelles lourdes (blindés, artillerie, combat interarmes à l'échelle de la brigade). En plus d'être cohérentes avec l'identité et la culture militaire occidentales, ces compétences sont

⁷⁹ Magnus Petersson, Anders Vosman, « European Defense Planning and the Ukraine Crisis: Two Contrasting Views », *Focus stratégique*, n° 58, juin 2015.

⁸⁰ Frank Hoffman, « Hybrid Threats: Reconceptualizing the Evolving Character of Modern Conflict », *Strategic Forum*, n°240, avril 2009, p. 1-8. Le débat existe aussi en France comme l'explique Anne-Henry de Russé, « Transformation et contre-insurrection. Implications capacitaires pour les forces armées occidentales », *Focus Stratégique*, n° 16, mai 2009.

dimensionnantes en cas de guerre majeure et ont un effet dissuasif crucial pour les équilibres internationaux.

Les deux dernières écoles cherchent un compromis. La plus répandue, celle du « *Full Spectrum* » a été officiellement adoptée comme slogan par l'US Army dès 2008. Elle entend couvrir l'intégralité du spectre avec des troupes polyvalentes grâce à un enseignement militaire diversifié et en insistant sur la capacité d'adaptation sous la contrainte.

Cependant, la réduction des moyens d'entraînement d'une part et la difficulté à faire coexister ces deux états d'esprit ont pu amener à la dernière des quatre écoles : celle de la différenciation des forces. Que ce soit entre les armées ou entre les armes, l'idée est de favoriser l'émergence de spécialistes d'une partie du spectre. Typiquement, les *Marines* et les forces spéciales se concentreraient sur les conflits irréguliers tandis que le gros des troupes resterait centré sur les missions conventionnelles. Une telle perspective est demeurée sans suite face au tabou d'une armée à deux vitesses – même si ce thème a d'ores et déjà été mis en avant dans plusieurs pays d'Europe, dont la France, sous l'angle de la « différenciation » des forces.

Affirmer, comme le fait Hoffman, que l'avenir est à la guerre hybride donnerait, à première vue, assez largement raison aux tenants de l'école du « *Full Spectrum* ». La guerre hybride cumulant les spécificités de chacun des modes de guerre, le combattant contre-hybride devra savoir maîtriser les méthodes de la manœuvre interarmes face à un adversaire à la puissance de feu létale, tout en appréhendant les subtilités sociales d'un conflit complexe où s'enchevêtrèrent inéluctablement les dimensions politiques, culturelles et certainement ethniques et religieuses.

L'hybridité n'équivaut cependant pas à un non-choix capacitaire. Plutôt que de chercher à dominer la totalité du spectre de façon forcément sous-optimale, le modèle hybride propose de se concentrer sur un milieu de spectre où les capacités sont certes mêlées mais où toutes ne s'y retrouvent pas. Ainsi, s'il peut posséder des véhicules blindés, l'adversaire hybride n'évoluera sans doute pas en « divisions blindées » telles que celles que se préparaient à combattre nos anciennes structures de forces. Un calibrage capacitaire adéquat mettrait ainsi l'accent sur certaines capacités lourdes, capables de tenir tête à un adversaire aguerrri en possession d'une puissance de feu moderne, mais pour un usage déconcentré, adapté aux tactiques non-linéaires issues de la guérilla. Ainsi, il n'est pas surprenant de voir certains adeptes américains de la guerre hybride s'intéresser au modèle des GTIA et SGTIA français, nés de la frugalité de nos moyens, mais sans doute mieux adaptés que la brigade à un combat hybride souvent plus disséminé. Si elles étaient déployées en nombre suffisant, avec l'appui-feu idoine et de façon coordonnée par un système C2 robuste et efficient, de telles unités interarmes offriraient sans doute le pion tactique idéal pour une manœuvre « contre-hybride ».

Par ailleurs, la dimension irrégulière de la guerre hybride impose de ne pas tourner trop vite la page de la contre-insurrection que d'aucuns veulent se presser d'oublier à l'aune de la douloureuse expérience

afghane. Un tel oubli compulsif ferait fi des savoir-faire acquis et des leçons des nombreuses erreurs commises au cours des dix dernières années alors même que les guerres hybrides de demain continueront de se fonder sur les mêmes dynamiques irrégulières – et notamment sur la relation symbiotique avec la population civile.

Si la contre-insurrection en tant que méthode de contrôle systématique d'un territoire et d'une population par une armée étrangère face à un adversaire irrégulier semble avoir effectivement quitté l'horizon opérationnel occidental pour les années à venir, elle a muté en deux types de missions complémentaires. On trouve d'une part le versant « destructif » représenté par le contre-terrorisme, reposant sur le renseignement puis l'élimination systématique des cadres et opérateurs de l'organisation ennemie au moyen de frappes aériennes ciblées (drones) et de raids de forces spéciales⁸¹. D'autre part, le versant « constructif » est assuré par les missions d'assistance militaire technique ou opérationnelle, qu'elle soit auprès de forces étatiques légitimes ou de combattants irréguliers, qui vise à renforcer partenaires et alliés locaux, seuls à même d'offrir une alternative crédible de par leur ancrage politique et social. Dans un cas comme dans l'autre, les forces spéciales sont une capacité centrale dans la mise en œuvre de ces modes d'action, justifiant leur récent développement qualitatif et quantitatif⁸².

Les guerres hybrides d'aujourd'hui et de demain seront à l'image de nos sociétés : complexes, urbanisées, globalisées, avec un usage systématique de technologies de l'information miniaturisées dans chacun des camps. L'évolution et la diffusion des systèmes d'armes et des tactiques non-linéaires joueront un rôle évident dans la mobilité et la précision de la puissance de feu, augmentant ainsi sa létalité. L'adoption d'un modèle capacitaire en cohérence avec cette évolution naturelle de la conflictualité n'a rien d'un remède miracle mais c'est un passage obligé de l'adaptation de l'outil militaire.

Esquisses de contre-stratégies

L'adaptation de l'outil capacitaire ne suffit pourtant pas, loin s'en faut, à l'élaboration d'une contre-stratégie efficace contre la menace représentée par la guerre hybride. Si la nature, par définition changeante, de cette forme de conflictualité et son utilisation au service de fins extrêmement diverses rendent illusoire une réponse « clé en main », les trois exemples cités précédemment que sont la stratégie indirecte, la stratégie de construction étatique, et la stratégie de seuil offrent en revanche des pistes de parade.

A bien des égards, la réponse face à une stratégie hybride de construction étatique peut être assimilée à une stratégie de contre-insurrection dans sa phase tardive. Face à un adversaire porté par ses succès et bénéficiant d'un certain soutien populaire là où il s'est imposé, l'urgence est de freiner son avance militaire. Si la brèche peut être

⁸¹ Stéphane Taillat, « Drones-tueurs et éliminations ciblées. Les Etats-Unis contre Al-Qaïda et ses affiliés », *Focus stratégique*, n°47, octobre 2013

⁸² Linda Robinson, *Special Forces and the Future of Warfare*, CFR, 2013.

colmatée et que le régime attaqué ne s'effondre pas de lui-même, c'est que l'offensive de l'insurgé a été trop précoce où que son projet politique comporte des faiblesses intrinsèques. Dans le cas de l'EI, son sectarisme intransigeant lui interdit par exemple le soutien des populations chiïtes. Sur le plan militaire, les capacités conventionnelles acquises par l'insurgé imposent de lui opposer des moyens conséquents. S'ils ne sont pas disponibles ou si les compétences militaires du contre-attaquant ne sont pas suffisantes, l'endiguement peut être une solution à condition que l'insurgé ne dispose pas de relais extérieurs ou d'autonomie logistique. Certains estiment par exemple que l'EI dispose de stocks d'armes et de munitions pour tenir son territoire pendant encore deux ans sans renouvellement⁸³. Cette stratégie peut prendre du temps mais faute de ravitaillement, le temps joue contre l'assiégé. Pour autant, une reconquête durable ne peut venir que d'une résolution, au moins partielle, des causes politiques et sociales du succès de l'insurrection. Toujours dans le cas de l'EI, sa défaite ne pourra passer que par une réintégration sociale et politique des Arabes sunnites d'Irak et par un projet politique viable pour la Syrie. Faute d'une telle alternative, l'insurrection ne sera jamais totalement battue et pourra se nourrir du mécontentement pour entretenir une activité minimale avec la perspective de revenir plus fort à la prochaine crise.

En ce qui concerne la stratégie à adopter contre un adversaire hybride se refusant à endosser la responsabilité du pouvoir, elle repose là encore sur l'élaboration d'un projet politique. La « stratégie de seuil » ne peut en effet prospérer que dans une société en déshérence, victime d'éclatement identitaire, de la corruption des pouvoirs publics, etc. La réponse ne peut donc venir que d'un renouvellement du contrat social donnant à l'Etat sa raison d'être. Pour y parvenir des moyens militaires auront cependant à être engagés : la priorité devra alors aller à l'élimination des zones de non-droit et le rétablissement d'une présence judiciaire et policière sur tout le territoire. Pour ce faire, des capacités de combat en zone urbaine seront sans doute nécessaires pour faire face à un adversaire favorisant une implantation dans les territoires économiquement utiles. Néanmoins cette stratégie devra s'accompagner d'un récit alternatif auquel puisse adhérer les populations et de mesures politiques et sociales venant répondre aux problèmes à l'origine du conflit.

Enfin, la parade à la guerre hybride au sein d'une stratégie indirecte est la plus complexe. Elle impose tout d'abord de reconnaître la double nature d'un tel conflit : d'une part, les dynamiques sociales et politiques internes au théâtre d'opérations qui permettent de nourrir la composante irrégulière de la guerre hybride (par exemple, les revendications des populations russophones de Crimée et du Donbass), et d'autre part, la dynamique proprement stratégique visant à exploiter à fond ces dissensions internes en leur apportant la composante régulière de l'hybridité (en l'occurrence, le soutien politique, logistique et éventuellement militaire de Moscou aux milices pro-russes). Autrement dit, la guerre hybride combine ici l'insurrection à l'agression extérieure.

⁸³ James Fromson et Steven Simon, « ISIS: The Dubious Paradise of Apocalypse Now », *op. cit.*

Ces deux enjeux doivent être traités simultanément. L'insurrection doit être combattue militairement mais aussi et surtout politiquement en essayant d'accéder, dans la mesure du possible à ses revendications les plus légitimes dans une logique de reconquête des populations – si elles ne sont pas incompatibles avec les intérêts fondamentaux des acteurs de la contre-stratégie (par exemple, une sécession totale des territoires « *Novorossyia* » pour l'Ukraine), des compromis peuvent toujours être faits (par exemple en accordant une autonomie territoriale).

Une telle approche ne pourra cependant suffire si l'autre pan de la guerre hybride – l'agression extérieure – n'est pas lui aussi traité. Il s'agit ici de contraindre la « puissance-sponsor » de l'insurrection à abandonner sa stratégie indirecte. Des mesures militaires de cloisonnement – embargo, interdiction des moyens d'infiltration – peuvent jouer un rôle, tout comme le recours à une logique d'escalade par le déploiement de moyens dissuasifs. C'est également dans cette perspective qu'il faut veiller à la réassurance des alliés susceptibles de faire l'objet de manœuvres similaires. Inversement, cette approche « par la bande » ne peut se suffire à elle-même et dispenser d'une résolution des conflits internes qui pour la plupart préexistent au soutien extérieur et ne sont qu'exacerbés par lui. La distinction entre les causes internes légitimes et les ingérences externes clandestines sont au cœur de la difficulté d'une telle contre-stratégie.

Conclusion

Comme tous les concepts stratégiques cherchant à appréhender le non respect des normes de la guerre régulière telle qu'elle s'est développée dans l'Europe moderne, la notion de guerre hybride est victime de sa plasticité. Elle renvoie à des réalités tant politico-stratégiques que tactico-opérationnelles et, sans un accord de ceux qui l'emploient sur le sens exact de l'expression, elle risque de mener à des incompréhensions, voire à de dangereux quiproquos.

A l'échelle politique et stratégique, la guerre hybride est avant tout un rappel à la réalité, témoignant de la porosité entre des catégories de pensée séparant de façon arbitraire le régulier de l'irrégulier. Elle permet de rappeler la complexité inhérente à la guerre et sa tendance naturelle à refléter les évolutions des sociétés (urbanisation, globalisation, informatisation, retour du religieux, etc.). A l'échelle opérative, l'hybridité apparaît en revanche comme plus spécifique, même si de nombreux exemples historiques demeurent. Elle consiste en effet en une habile combinaison de la dispersion et de la concentration, de la linéarité et de la non-linéarité de façon à placer l'adversaire devant un dilemme opératif. A l'échelle tactique enfin, l'hybridité réside dans la combinaison de capacités militaires avancées (puissance de feu et précision) et de tactiques irrégulières (raids, embuscades, terrorisme, etc.).

Cette définition trinitaire n'est pas des plus aisées à manipuler. Elle est encadrée par des lignes de fuite qui favorisent les glissements sémantiques. La principale ligne de fuite se situe au niveau politico-stratégique où la porosité des modes d'action a conduit certains à inclure dans la guerre hybride des moyens non-militaires de confrontation n'ayant plus rien à voir avec la violence physique, dissolvant ainsi la notion dans un degré de généralité abscons. La seconde ligne de fuite vient de l'analyse technico-capacitaire : au fur et à mesure que se diffusent les armements de précision, les combinaisons surprenantes du combat hybride deviendront la norme et le terme même pourrait bien apparaître comme moins utile d'ici quelques années, dès lors que tous les mouvements irréguliers seront en possession de tels moyens.

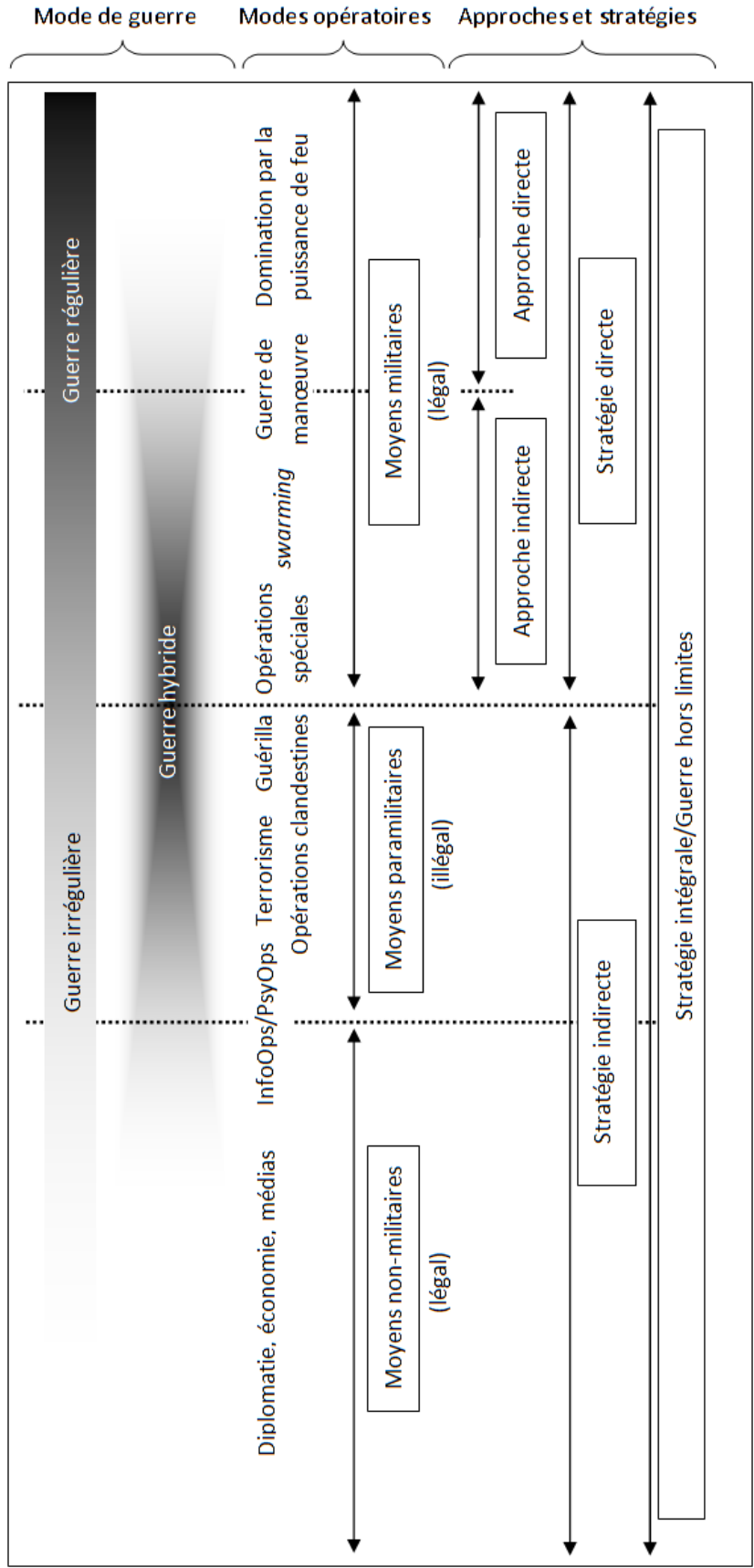
Rien ne permet donc d'affirmer que ce concept soit promis à un grand avenir. En attendant, il fournit un cadre intéressant au calibrage capacitaire des structures de forces occidentales qui sont aujourd'hui en quête de redéfinition. Si la grammaire de la guerre évolue au fil des âges, sa logique demeure pourtant inchangée : hybride ou non, il est illusoire d'espérer, à la guerre, substituer les prouesses tactiques et opératives à la formulation d'une stratégie pertinente, ni d'ailleurs cette dernière à l'établissement d'objectifs politiques viables.

Annexes

Annexe n° 1 : tableau comparatif des deux modes de guerre

	Guerre régulière	Guerre irrégulière
Cadre politico-juridique	Etat westphalien agissant dans le respect du droit international et des conflits armés	Acteur (étatique ou non) ne respectant pas le droit international et des conflits armés (souveraineté nationale, séparation des civils et des combattants)
Concept stratégique/ théorie de la victoire	Vaincre l'adversaire en neutralisant ses forces armées et/ou en occupant son territoire	Vaincre l'adversaire en sapant sa volonté et/ou en le privant de son soutien de ses arrières (population)
Concepts opératifs	Domination par matérielle, guerre de manœuvre, bombardement stratégique, etc.	Guérilla, guerre psychologique, terrorisme, etc.
Approches tactiques	Tactiques linéaires de niveau véhiculaire, priorité à la puissance de feu, manœuvre interarmes, <i>swarming</i> , etc.	Tactiques non-linéaires de niveau infra-véhiculaire, priorité à la mobilité, raids, embuscades, attentats
Capacités techniques	Armes lourdes (artillerie, blindés)	Armes légères, explosifs artisanaux, technologies duales

Annexe n° 2: la guerre hybride dans le spectre de la stratégie



Source : Elie Tenenbaum

Références

Documents officiels

- ALLIED COMMAND TRANSFORMATION (ACT), Multiple Futures Project – Navigating towards 2030, Final Report, Norfolk, avril 2009.
- CENTRE INTERARMÉES DE CONCEPTS, DE DOCTRINE ET D'EXPÉRIMENTATION (CICDE), Concept Interarmées (CIA) 3.4.4, Les opérations contre un Adversaire Irrégulier (ADIR), mars 2011.
- Livre Blanc sur la Défense et la Sécurité nationale*, Paris, La Documentation française, 2013.
- GERASIMOV Valery, « The Value of Science in Foresight: New Challenges Require Rethinking on the Forms and Methods of Warfare », présenté à l'Académie militaire Voroshilov, 27 février 2013.
- Organisation du traité pour la défense collective de l'Asie du Sud-Est, *OTASE. Les deux premières années (1955-1957)*, Paris, S.P.I., 1957.
- US DEPARTMENT OF DEFENCE, *Quadrennial Defense Review Report*, Washington, DC, février 2010.

Ouvrages, monographies et chapitres d'ouvrage

- BEAUFRE André, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette, 1998.
- BIDDLE Stephen D. et FRIEDMAN Jeffrey A., *The 2006 Lebanon Campaign and the Future of Warfare: Implications for Army and Defense Policy*, Carlisle, PA, Strategic Studies Institute, 2008.
- COCKBURN Patrick, *The rise of Islamic state: ISIS and the new Sunni Revolution*, Updated ed., London, Verso, 2015.
- DAHHER Aurélie, *Le Hezbollah: mobilisation et pouvoir*, Paris, PUF, 2014.
- DUPUY Trevor N., *The evolution of weapons and warfare*, New York, Da Capo Press, 1990.
- DE DURAND Etienne, *Les transformations de l'US Army*, Paris, Institut Français des Relations Internationales, 2002.
- EDWARDS Sean J.A., *Swarming and the Future of Warfare*, Santa Monica, CA, RAND Corporation, 2005.
- GÉRÉ François et WIDEMANN Thierry (dir.), *La guerre totale*, Paris, Economica, 2001.
- GLANTZ David M., *Soviet military deception in the Second World War*, London, Frank Cass, 1989.
- GRAYSON George W., *Mexico: narco-violence and a failed state?*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers, 2010.

- GRAYSON George W. et LOGAN Samuel, *The executioner's men: Los Zetas, rogue soldiers, criminal entrepreneurs, and the shadow state they created*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers, 2015.
- HENROTIN Joseph, *Techno-guérilla et guerre hybride: le pire des deux mondes*, Paris, Nuvis, 2014.
- HOLSTI Kalevi J., *The state, war, and the state of war*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 2004.
- HOWARD Michael, *War in European history*, Reissued., New York, Oxford Univ. Press, 2001.
- HUBER Thomas M., « Compound Warfare: A Conceptual Framework », in Thomas M. Huber (dir.), *Compound warfare: that fatal knot*, Fort Leavenworth, KS, U.S. Army Command and General Staff College Press, 2002, p. 1-10.
- JOES Anthony James, *Guerrilla warfare: a historical, biographical, and bibliographical sourcebook*, Westport, Conn, Greenwood Press, 1996.
- JOHNSON David E., *Hard fighting: Israel in Lebanon and Gaza*, Santa Monica, CA, RAND, 2011.
- MAO Zedong, « De la guerre prolongée (1938) », in *Écrits militaires de Mao Tse-Toung*, Pékin, Editions en langues étrangères, 1969, p. 213-308.
- PEPPER Suzanne, « The KMT-CCP Conflict. 1945-1949 », in John K. Fairbank et Albert Feuerwerker (dir.), *The Cambridge History of China: Republican China 1912-1949, Part 2*, New York, Cambridge University Press, 1986, vol.13, p. 609-722.
- PICAUD-MONNERAT Sandrine, *La petite guerre au XVIIIe siècle*, Paris, Institut de stratégie comparée, Economica, 2010.
- QIAO Liang et WANG Xiangsui, *La guerre hors limites*, Paris, Éd. Payot & Rivages, 2003.
- RYAN Michael W. S., *Decoding Al-Qaeda's strategy: the deep battle against America*, New York, Columbia Univ. Press, 2013.
- SCHMITT Carl, *La Notion de politique. Théorie du partisan*, traduit par Marie-Louise STEINHAUSER, Paris, Flammarion, 1992.
- SINNREICH Richard H., « That accursed Spanish War: the Peninsular War, 1807-1814 », in Williamson Murray et Peter R. Mansoor (dir.), *Hybrid warfare: fighting complex opponents from the ancient world to the present*, New York, Cambridge University Press, 2012, p. 104-150.
- SMITH Rupert, *The Utility of Force: The Art of War in the Modern World*, London, Penguin, 2006.
- TAILLAT Stéphane, « Modes de guerre: stratégie irrégulières et stratégies hybrides », in Joseph Henrotin, Olivier Schmitt et Stéphane Taillat (dir.), *Guerre et stratégie: approches, concepts*, Paris, PUF, 2015, p. 253-267.
- TENENBAUM Élie, « L'Asie du Sud-Est, laboratoire stratégique de la guerre irrégulière depuis 1945 », in Pierre Journoud (dir.), *Le débat stratégique en Asie du Sud-Est depuis 1945*, Paris, IRSEM, 2012, p. 147-203.

- TILLY Charles, *Coercion, capital, and European states, ad 990-1992*, Cambridge, Mass., Blackwell, 1995.
- UCKO David H., *The New Counterinsurgency Era: Transforming the U.S. Military for Modern Wars*, Georgetown University Press, 2009.
- HOLEINDRE Jean-Vincent, « Ruse de guerre et perfidie dans le droit naturel moderne : Grotius et Pufendorf », in Ninon Grangé (dir.), *Penser la guerre au XVII^e siècle*, Presses universitaires de Vincennes, 2012, p. 139-160.

Articles de périodique et publications spécialisées

- BAEV Pavel, « Ukraine: a Test for Russian Military Reforms », *Focus stratégique*, n° 56, mai 2015.
- BUNKER Robert, « The Mexican cartels: organized crime vs. criminal insurgency », *Trends in Organized Crime*, juin 2013, vol. 16, n° 2, p. 129-137.
- COUTAU-BÉGARIE Hervé, « Guerres irrégulières : de quoi parle-t-on ? », *Stratégiques*, 2009, n° 93-94-95-96, p. 13-30.
- CURRAN Christopher, « Spillover: Evolving Threats and Converging Legal Authorities in the Fight Against Mexican Drug Cartels », *Harvard National Security Journal*, n°2, vol. 6, 2015, p. 344-382.
- D'EVRY Antoine, « L'opération Serval à l'épreuve du doute : vrais succès, fausses leçons », *Focus stratégique*, n°59, juillet 2015.
- FERGUSON Jonathan et JENZEN-JONES N.R., « Raising Red Flags: An Examination of Arms & Munitions in the Ongoing Conflict in Ukraine », Armament Research Services (ARES), Report n°3, novembre 2014.
- GALEOTTI Mark, « The rising influence of Russian Special Forces », *Jane's Intelligence Review*, 24 novembre 2014.
- GIUSTOZZI Antonio, « Hearts, Minds, and the Barrel of a Gun: The Taliban's Shadow Government », *Prism : a Journal of the Center for Complex Operations*, mars 2012, vol. 3, n° 2, p. 71-80.
- GUNNERIUSSON Håkan, « Nothing is Taken Serious Until it Gets Serious: Countering Hybrid Threats », *Defence Against Terrorism Review*, vol. 4 n° 1, 2012, p. 47-70.
- HENROTIN Joseph, « L'hybridité à l'épreuve des conflits contemporains : le cas russe », *Défense et Sécurité Internationale*, n°116, juillet-août 2015, p. 62-67.
- HOFFMAN Frank, « Hybrid warfare and challenges », *Joint Force Quarterly*, 2009, n° 52, p. 34-48.
- HOFFMAN Frank, « Hybrid Threats: Reconceptualizing the Evolving Character of Modern Conflict », *Strategic Forum*, n°240, April 2009.
- JOHNSON David E., « Russia's Approach to Conflict: Implications for NATO's Deterrence and Defence », NATO Defence College Research Paper n°111, avril 2015.
- MAJOR Claudia, MOLLING Christian, « A Hybrid Security Policy for Europe Resilience, Deterrence and Defense as Leitmotifs », Stiftung Wissenschaft und Politik, *SWP Comments* 22, avril 2015.

- MATTIS James N. et HOFFMAN Frank, « Future Warfare: The Rise of Hybrid Wars », *Proceedings*, novembre 2005, vol. 131, n° 11, p. 18-19.
- McDERMOTT Roger, « Myth and Reality—A Net Assessment of Russia's 'Hybrid Warfare' Strategy Since the Start of 2014 », *Eurasia Daily Monitor*, 17 octobre 2014, vol. 11, n° 184.
- McFATE Jessica Lewis, « The ISIS Defense in Iraq and Syria: Countering an Adaptive Enemy », *Middle East Security Report* n°27, mai 2015.
- NOCETTI Julien, « Guerre de l'information et web russe dans le conflit ukrainien », *Focus stratégique*, n° 62, septembre 2015.
- PERRY Bret, « Non-Linear Warfare in Ukraine: The Critical Role of Information Operations and Special Operations », *Small Wars Journal*, 14 août 2015.
- PETERSSON Magnus, VOSMAN Anders, « European Defense Planning and the Ukraine Crisis: Two Contrasting Views », *Focus stratégique*, n° 58, juin 2015.
- RÁCZ András, « Russia's Hybrid War in Ukraine: Breaking the Enemy's Ability to Resist », FIIA Report n°43, juin 2015. Christoph Reuter, « The Terror Strategist: Secret Files Reveal the Structure of Islamic State », *Der Spiegel International*, 18 avril 2015 ;
- RAZOUX Pierre, « Après l'échec : les réorientations de Tsahal après la deuxième guerre du Liban », *Focus stratégique*, n°2, octobre 2007.
- REISINGER Heidi et GOLTS Aleksandr, « Russia's Hybrid Warfare: Waging War below the Radar of Traditional Collective Defence », NATO Defence College Research Paper n°105, novembre 2014.
- RUSSÉ Anne-Henry (de), « Transformation et contre-insurrection. Implications capacitaires pour les forces armées occidentales », *Focus Stratégique*, n° 16, mai 2009.
- RUSSELL James A., « Counterinsurgency American style: Considering David Petraeus and twenty-first century irregular war », *Small Wars & Insurgencies*, 2014, vol. 25, n° 1, p. 69-90.
- SHEPHERD Ben et PATTINSON Juliette, « Partisan and Anti-Partisan Warfare in German-Occupied Europe, 1939–1945: Views from Above and Lessons for the Present », *Journal of Strategic Studies*, 2008, vol. 31, n° 5, p. 675-693.
- TANNER Harold M., « Guerrilla, Mobile, and Base Warfare in Communist Military Operations in Manchuria, 1945-1947 », *Journal of Military History*, 2003, vol. 67, n° 4, p. 1177-1222.
- TENENBAUM Élie, « L'Amérique en guerre: grandeur et décadence de la contre-insurrection », *Politique étrangère*, 2011, vol. 76, n° 3, p. 617-629.
- TENENBAUM Elie, « Entre ciel et terre : le débat air-sol et les défis de l'appui-feu », *Focus stratégique*, n°35, février 2012.

Articles de presse et sites internet

- BENDER Jeremy et ROSEN Armin, « As ISIS Continues to Gain Ground, Here's What the Militants Have in their Arsenal », *Business Insider*, 17 novembre 2014.

- BRESLOW Jason, « The Staggering Death Toll of Mexico's Drug War », *Frontline (PBS)*, 27 juillet 2015.
- BUNKER Robert, « Mexican Cartel Tactical Note [MCTN] #3 – Narco Armored Vehicle Threats and Countermeasures », *Small Wars Journal*, 26 février 2012;
- BUNKER Robert, David KUHN, Anikh WADHAWAN, « MCTN #14 », *Small Wars Journal*, 14 janvier 2013.
- BUNKER Robert, « MCTN #20: RPG-29 Anti-Armor Munitions », *Small Wars Journal*, 30 novembre 2013.
- BUNKER Robert, « MCTN #21: Cartel UAVs », *Small Wars Journal*, 1^{er} août 2014.
- BUNKER Robert et KUHN David, « MCTN #10 – Claymore Anti-Personnel Mine », *Small Wars Journal*, 14 mai 2012.
- CETTI-ROBERTS Matt, "We Watched Kurdish Troops Train With Guided Missiles. The Peshmerga use MILANs to blow up suicide bomb trucks", *War is Boring*, disponible à l'adresse: <http://warisboring.com/articles/we-watched-kurdish-troops-train-with-guided-missiles/#>.
- HOFFMAN Frank, « On Not-So-New Warfare: Political Warfare vs Hybrid Threats », *War on the Rocks*, 28 juillet 2014, disponible à l'adresse : <http://warontherocks.com/2014/07/on-not-so-new-warfare-political-warfare-vs-hybrid-threats/>.
- MAIGRE Merle, « Nothing New in Hybrid Warfare », *German Marshall Fund Policy Brief*, février 2015.
- SISK Richard, « ISIS Captures Hundreds of US Vehicles and Tanks in Ramadi from Iraqis », *Military.com*, 20 mai 2015, accessible à l'adresse : <http://www.military.com/daily-news/2015/05/20/isis-captures-hundreds-of-us-vehicles-and-tanks-in-ramadi-from-i.html>
- SCHADLOW Nadia, « The problem with Hybrid Warfare », *War on the Rocks*, 2 avril 2015, disponible à l'adresse: <http://warontherocks.com/2015/04/the-problem-with-hybrid-warfare/>.
- « Ukraine Counts its loss of weaponry in conflict with rebels », *Indian Defence Research Wing*, disponible à : <http://www.indiandefence.wiki/threads/ukraine-counts-its-loss-of-weaponry-in-conflict-with-rebels.1783/>.
- « 9K129 Kornet anti-tank guided weapon system », *Jane's Infantry Weapons* (web) et « General Dynamics Land Systems M1/M1A1/M1A2 Abrams MBT », *Jane's Land Warfare Platforms* (web).

Informations aux lecteurs

Si vous êtes intéressé (e) par d'autres publications de la collection, veuillez consulter la section « Focus Stratégique » sur le site Internet de l'Ifri :

www.ifri.org/

Les derniers numéros publiés de la collection « Focus stratégique » sont :

- Julien Nocetti, « [Guerre de l'information : le web russe dans le conflit en Ukraine](#) », *Focus stratégique*, n° 62, septembre 2015.
- Corentin Brustlein, « [Maîtriser la puissance de feu : Un défi pour les forces terrestres](#) », *Focus stratégique*, n° 61, septembre 2015.
- Daniel Ventre, « [La cyberguerre des gangs aura-t-elle lieu ?](#) », *Focus stratégique*, n° 60, août 2015.
- Antoine d'Evry, « [L'opération Serval à l'épreuve du doute, vrais succès et fausses leçons](#) », *Focus stratégique*, n° 59, juillet 2015.
- Magnus Petersson et Andres Vosman, « [European defense planning and the Ukraine crisis. Two contrasting views](#) », *Focus stratégique*, n° 58, juin 2015.
- Marc Hecker, « [Web social et djihadisme : du diagnostic aux remèdes](#) », *Focus stratégique*, n° 57, juin 2015.
- Pavel Baev, « [Ukraine: A Test for Russian Military Reforms](#) », *Focus stratégique*, n° 56, mai 2015.
- Olivier Schmitt, « [L'union ou la force ? Les défis des opérations multinationales contemporaines](#) », *Focus stratégique*, n° 55, mars 2015.
- Joseph Henrotin, « [Des armes à tout faire ? Modularité et polyvalence des équipements militaires](#) », *Focus stratégique*, n° 54, octobre 2014.
- Antoine d'Evry, « [Les chars, un héritage intempêtif ?](#) », *Focus stratégique*, n° 53, septembre 2014.